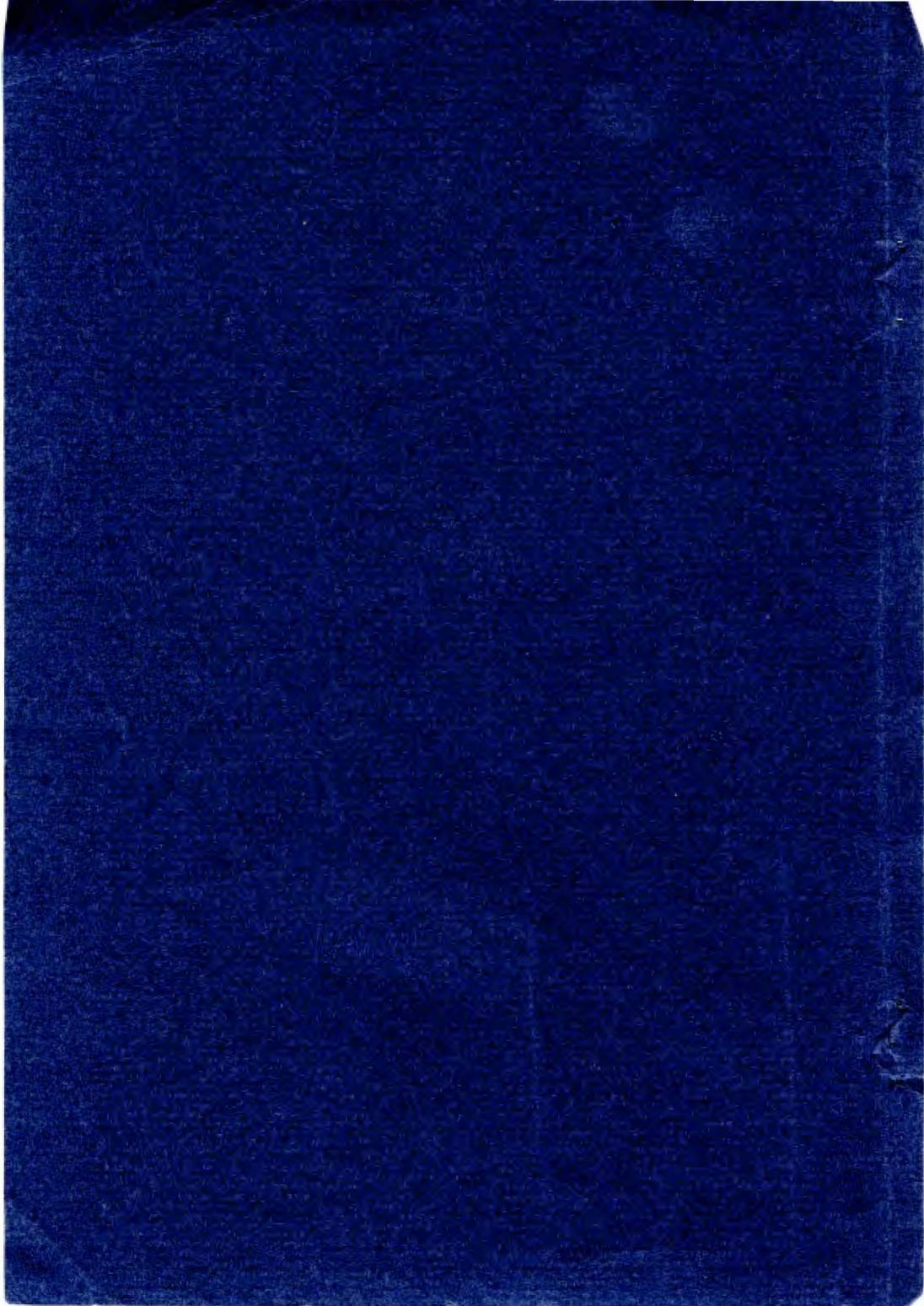


**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 25 - JANVIER 1975



BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement
par
LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

SOMMAIRE

Hommage à un ami d'André Gide : Jacques Rivière.	3
Les Livres de Jacques Rivière.	5
Gide et Rivière : Lettres inédites	9
Dans le souvenir de Jacques Rivière.	20
André Gide, par Jacques Rivière	23
L'Étrange Allemand de 1904, par Basil D. Kingstone.	53
Vie de l'AAAG	57
Chronique bibliographique	64
Varia.	70
Nouveaux Membres de l'Association	74
Publications	75

Le N° : 5 F Abonn. un an : 20 F (Étranger : 25 F)
Payable à : "Association des Amis d'André Gide",
CCP Paris 25.172-76

ASSOCIATION DES AMIS D' ANDRÉ GIDE

SECRETARIAT DE L'AAAG

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE
Unité d'Études Françaises
Université de Lyon II
69500 BRON

TRÉSORIÈRE DE L'AAAG

Mme de BONSTETIEN
14 Rue de la Cure
75016 PARIS

Président d'honneur

ANDRÉ MALRAUX

Comité d'honneur

MM. Jean DELAY, François MAURIAC (†) et Jean PAULHAN (†),
de l'Académie française ;
M^{mes} Marie-Jeanne DURRY, Anne HEURGON-DESJARDINS
et Élisabeth VAN RYSSELBERGHE ;
MM. Marc ALLÈGRET (†), Auguste ANGLÈS, Julien CAIN (†),
Étienne DENNERY, Gaston GALLIMARD, Jean GIONO (†), Jean HYTIER,
Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,
Robert RICATTE et Jean SCHLUMBERGER (†).

Conseil d'administration

M^{me} Catherine GIDE,
présidente

MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française,
Georges BLIN, professeur au Collège de France,
Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université de Montpellier,
et Justin O'BRIEN, professeur à l'Université Columbia (†),
vice-présidents

MM. François CHAPON, Jean DENOËL, Claude GALLIMARD,
Bernard HUGUENIN et Jean LAMBERT,
membres

M^{me} Irène de BONSTETIEN
trésorière

M. Claude MARTIN
secrétaire

*Toute correspondance peut être adressée au Secrétariat de L'AAAG —
mais tout envoi de fonds doit être exclusivement adressé à la Tré-
sorière.*

HOMMAGE A
UN AMI D'ANDRÉ GIDE
JACQUES RIVIÈRE
(1886-1925)

Il y a cinquante ans disparaissait Jacques Rivière, brutalement, à 39 ans à peine, "comme un qui n'aurait eu plus rien à nous dire", alors que, devait écrire Gide, "nous avions besoin de lui" et que "son amitié nous était devenue nécessaire". Leurs relations, déduction faite du long temps de captivité de Rivière, ne s'étaient guère étendues sur plus de douze années, entre la première rencontre, en décembre 1908, du jeune étudiant avec le fondateur de *La Nouvelle Revue Française*, et la mort prématurée, le 14 février 1925, de celui qui depuis six ans en assurait la direction d'une main ferme. Mais leur familiarité s'était très tôt établie à un niveau d'une profondeur, d'une importance qui firent du dialogue entre Gide et Rivière le lieu privilégié de débats essentiels. *Débats*, et non point chants à l'unisson où le cadet se fût laissé modeler sous l'influence de l'aîné : "Ce qu'il appréciait le plus, au cours de ses rapports avec moi," assure Gide, "c'était le sentiment plus net qu'il y prenait, et que je ne cessais de lui fournir, de sa force de divergence. Rivière était de ceux dont la conscience toujours inquiète attend d'un ami la critique et non la louange."

"Nous étions à la fois résolus et résignés à rester, de toute la force de notre amitié, des adversaires. De là l'incalculable profit que l'un et l'autre nous trouvions à chacune de nos conjonctions." (1)

+

La figure de Jacques Rivière, que le temps avait peu à peu estompée, ressort maintenant de l'ombre : en novembre 1972, Marcel Raymond publiait ses *Études sur Jacques Rivière* ; un an plus tard, la Société d'Étude du XX^e Siècle organisait une "Journée Jacques Rivière" (v.

(1) GIDE, "Jacques Rivière", *Éloges* (Neuchâtel & Paris : Ides et Calendes, 1948), pp. 27-31 (art. paru dans *La N.R.F.*, n° d'avril 1925).

BAAG n° 21, p. 61) ; en mars 1974 paraissait l'édition intégrale des *Carnets 1914-1917* ; en août avait lieu à Cerisy-la-Salle une décade sur "Jacques Rivière, directeur de *La N.R.F.*" ; est sous presse, chez Klincksieck, le n° 3 des *Cahiers du XX^e Siècle* intitulé : "Jacques Rivière : Confrontations" (2). Enfin, une Société des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fourrier est en cours de constitution (3). Et l'on peut espérer prochaine la sortie de l'édition, préparée par Kevin O'Neill, de la très importante *Correspondance* André Gide — Jacques Rivière.

Le BAAG tenait naturellement à apporter sa pierre à l'édifice, et à évoquer plus spécialement, à l'occasion du cinquantenaire de sa mort, cet Ami d'André Gide.

Après quelques lettres inédites (de Gide, de Jacques et d'Isabelle Rivière), on pourra lire aux pages suivantes le texte d'une conférence de Rivière sur Gide : texte sinon inédit, du moins peu accessible (4) et qui forme le pendant de sa première grande étude sur le même sujet, celle de 1911 (recueillie dans *Études*). Les derniers mots en sont pathétiques :

"La fin de la carrière de Gide fait l'objet de ma plus sincère curiosité..."

(2) Cette livraison de la revue publiée par la Société d'Étude du XX^e Siècle réunira notamment le texte des entretiens de la décade de Cerisy ; on y trouvera également, établie par nos amis Auguste ANGLÈS, Alain RIVIÈRE et Helen T. NAUGHTON, la première bibliographie très complète des écrits de et sur Jacques Rivière (volumes et articles).

(3) Siège provisoire : 31, rue Arthur Petit, 78220 Viroflay.

(4) Il n'a paru que dans la *Chronique des Lettres Françaises*, 1926, tome IV, pp. 145-68 et 289-303. Un tirage à part, sous forme d'une plaquette de 40 pages, tirée à 100 ex. hors commerce, en a été fait par l'éditeur en juillet 1926.

LES LIVRES DE
JACQUES RIVIÈRE

1. ÉTUDES (Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgsky, Debussy, Ingres, Cézanne, Gauguin). Paris : Éd. de la N.R.F., 1912.
2. L'ALLEMAND (Souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre). Paris : Éd. de la N.R.F., 1918.
3. PRÉFACE au Catalogue de l'Exposition ANDRÉ LHOÏE. Paris : Galerie Druet, 1920.
4. AIMÉE. Paris : Éd. de la N.R.F., 1922.
5. INTRODUCTION à MIRACLES d'Alain-Fournier. Paris : Éd. de la N.R.F., 1924.
6. A LA TRACE DE DIEU. Préface de Paul Claudel. Paris : Éd. de la N.R.F., 1925.
7. Jacques Rivière et Paul Claudel, CORRESPONDANCE 1907-1914. Introduction d'Isabelle Rivière. Paris : Plon, coll. "Le Roseau d'Or", 1926 (1).
8. QUELQUES PROGRÈS DANS L'ÉTUDE DU CŒUR HUMAIN (Freud et Proust). Paris : Libr. de France, "Les Cahiers d'Occident", 1926.
9. Jacques Rivière et Alain-Fournier, CORRESPONDANCE 1905-1914. Paris : Éd. de la N.R.F., 1926-28, 4 vol. in-16 (2).
10. DE LA FOI précédé de LA SINCÉRITÉ ENVERS SOI-MÊME. Paris : Aux Horizons de France, 1927.

(1) Le livre a été réédité en 1963 dans la coll. de poche "Livre de Vie". Une nouvelle édition complétée est en préparation et paraîtra dans les *Cahiers Paul Claudel* (Gallimard éd.).

(2) Nouvelle édition revue et augmentée, en 2 vol. in-8°, en 1948 chez le même éditeur.

11. Antonin Artaud, CORRESPONDANCE AVEC JACQUES RIVIÈRE. Portrait de l'auteur par Jean de Bosschère. Paris : Éd. de la N.R.F., coll. "Une œuvre, un portrait", 1927.
12. LE FRANÇAIS. Paris : Claude Aveline éd., 1928.
13. CARNET DE GUERRE. Paris : Éd. de la Belle Page, coll. "Le Livre Neuf", 1929.
14. POUR ET CONTRE UNE SOCIÉTÉ DES NATIONS. Paris : L'Artisan du Livre, "Cahiers de la Quinzaine", 1930.
15. RIMBAUD. Paris : Kra, 1930.
16. Jacques Rivière et Ramon Fernandez, MORALISME ET LITTÉRATURE (Débat). Paris : Éd. R.-A. Corrêa, 1932.
17. FLORENCE. Roman. Introduction de M^{me} Jacques Rivière. Paris : Éd. R.-A. Corrêa, 1935.
18. DE LA SINCÉRITÉ ENVERS SOI-MÊME. Introduction d'Isabelle Rivière. Paris : Gallimard, 1943 (3).
19. NOUVELLES ÉTUDES. Paris : Gallimard, 1947.
20. Marcel Proust et Jacques Rivière, CORRESPONDANCE 1914-1922. Texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb. Paris : Plon, 1955.
21. CARNETS 1914-1917. Présentés et annotés par Isabelle Rivière et Alain Rivière. Préface de Pierre Emmanuel. Paris : Fayard, 1974.

OUVRAGES CONSACRÉS A JACQUES RIVIÈRE

1. HOMMAGE A JACQUES RIVIÈRE (1886-1925). Hors-texte — Souvenirs — L'Homme — Le Directeur de revue et l'Écrivain — Le Romancier — L'Essayiste, le Politique — Témoignages étrangers — Inédits — Divers — Esquisse d'une Bibliographie. Numéro spécial de *La Nouvelle Revue Française* (n° 139, 1^{er} avril 1925).
2. François Mauriac, LE TOURMENT DE JACQUES RIVIÈRE. Avec des Notes en fac-similé. Strasbourg : Éd. de la Nuée Bleue, 1926 (4).
3. André Gide, JACQUES RIVIÈRE. Paris : Éd. de la Belle Page, coll. "Le Livre Neuf", 1931 (5).
4. Michel Suffran, JACQUES RIVIÈRE OU LA CONVERSION A LA CLARTÉ. Paris : Wesmael-Charlier, coll. "Conversions célèbres", 1967.

(3) Rassemble : "De la Sincérité envers soi-même", "De la Foi" (cf. le n° 10 ci-dessus) et "Chasse à l'orgueil" (extraits des *Carnets de captivité*, cf. n° 21 ci-dessous).

(4) Cette plaquette, tirée à 782 ex., réunit l'article "Anima naturaliter christiana" paru dans *La N.R.F.* d'avril 1925 et le compte rendu d'*A la trace de Dieu* paru dans la *Revue Hebdomadaire* du 20 février 1926.

-
5. Paul Baulieu, JACQUES RIVIÈRE. Paris : La Colombe, 1956.
 6. Marcel Raymond, ÉTUDES SUR JACQUES RIVIÈRE. Paris : Libr. José Corti, 1972.

(5) Cette plaquette, tirée à 330 ex., réimprime l'article paru dans *La N.R.F.* d'avril 1925 (et recueilli en 1948 dans *Éloges*).



ISABELLE ET JACQUES RIVIÈRE, AVEC LEURS ENFANTS JACQUELINE (NÉE EN 1911) ET ALAIN (NÉ EN 1920). Phot. inédite, coll. Alain Rivière.

GIDE ET RIVIÈRE
LETTRES INÉDITES

Des quatre lettres inédites que voici — et dont nous devons la communication à l'obligeance d'Alain Rivière, fils de l'écrivain et membre de l'AAAG — celle du 10 janvier 1909 est la première de l'important ensemble de la *Correspondance André Gide — Jacques Rivière*, dont notre ami Kevin O'Neill est chargé de préparer l'édition. Un mois plus tôt, chez son ami le peintre André Lhote, Rivière a enfin fait la connaissance de celui qu'il admire depuis longtemps déjà. A Lhote, Gide a promis de l'introduire auprès des marchands ; à Rivière, il a offert de collaborer à *La Nouvelle Revue Française*, "qu'il vient de supprimer après le premier numéro et qu'il va refonder en la débarrassant de Montfort et consorts".¹

Paris, 10 janvier 1909

1, rue de Tourmon

Cher Monsieur,

Vous avez été si simplement accueillant pour mon ami Lhote et pour moi qu'après plusieurs semaines d'hésitation je me décide à vous envoyer mon essai sur une métaphysique du rêve, que Le Mercure m'a rendu.² Vous apprécierez vous-même si La Nouvelle Revue Française peut l'accepter.³ Mais ne craignez pas de me le renvoyer, s'il vous semble d'un intérêt insuffisant. Je vous ai dit que j'avais cessé d'en être complètement satisfait.

1. Sur cette première rencontre, v. la lettre de Rivière à Alain-Fournier, décembre 1908, *Correspondance Rivière—Fournier* (éd. 1948), t. II, p. 260-1.

2. Rivière avait fait envoyer en août 1908, par Gabriel Friezeau, son *Introduction à une Métaphysique du Rêve au Mercure de France*, mais n'avait jamais reçu de réponse d'Alfred Vallette. Ayant appris dès le 14 octobre "que Gide allait fonder une revue, *La Nouvelle Revue française*, je crois, avec Montfort ?! et Ch.L.

Si vous l'acceptez, peut-être conviendrait-il d'ajouter comme épigraphe quelque phrase de la Postface de Paludes dont le sens serait : Toute idée doit se détruire par sa propre exagération.⁴ — Je suivrai votre avis sur ce point.

Mon ami Lhote n'a pas renoncé à profiter de l'offre que vous lui avez faite, d'accueillir quelques-unes de ses toiles. J'attends seulement de pouvoir joindre aux paysages que vous avez remarqués quelques études plus récentes qu'il doit m'envoyer prochainement.

Peut-être oserai-je vous parler, quand je vous verrai, de certains démêlés intérieurs que j'ai eus avec Ménélaque et de la façon dont je les ai dénoués.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux. *Jacques Rivière.*

Quinze jours après cette lettre, première visite de Rivière à Gide, villa Montmorency : "Gide a été cent fois plus exquis que je ne l'avais rêvé. (...) je lui ai tout dit. Partis de Claudel et de Suarès, nous sommes assez vite arrivés à moi. Il me croyait chrétien. Je lui ai expliqué ma rencontre avec Nietzsche et avec Ménélaque, et comment le christianisme n'était pour moi que l'éternelle tentation"... 5

Puis, *La N.R.F.* lancée et *La Porte étroite* ayant commencé à y paraître, Gide part pour l'Italie le 2 mars. Quatre jours avant, il est venu passer un long moment rue de Tournon, chez Rivière, à qui il a parlé de Dostoïevski et de Poe, et "presque ordonné d'aller voir Isadora Duncan". Le 12 mars, Rivière lui écrira très longuement — lettre belle et importante, que Gide devait intégralement publier dans le numéro d'*Hommage à Jacques Rivière* de *La N.R.F.* :

"(...) J'ai donc vu Isadora Duncan, et je l'ai trouvée très belle et elle m'a beaucoup ému. Seulement j'ai passé mon temps à me révolter intérieurement contre un mot que vous m'aviez dit sur elle et que j'ai senti par tout moi-même ne pouvoir accepter. A aucun instant je n'ai eu le sentiment d'un "paradis perdu". Cette paix dans le mouvement, cette mesure du désir, ces élans contenus, ces gestes, dont le simple déroulement est la satisfaction, ne me sont rien, ne peuvent rien être pour moi. Comment pourrais-je regretter un temps où le désir était par chaque minute comblé et s'évanouissait sans cesse en son contentement. Mon paradis est autre et plus amer. (...)

Philippe", il écrivait alors à Fournier : "Si le *Mercur*e s'obstine à ne pas me publier, j'enverrai mon *Rêve* directement à Gide." (*Correspondance*, II, 260.)

3. L'*Introduction à une Métaphysique du Rêve* paraîtra en effet

"Tout cela est très chrétien : "Il est doux de ne pas être "tout à fait de ce monde." Il est doux de ne pas y trouver sa nourriture. C'est vrai : je suis très empoisonné par le christianisme. "Mais je suis fier de l'être et j'ai reconnaissance au christianisme de m'avoir dès l'enfance désatisfait. (...)

"Sans doute il est étrange que je vous dise ces choses à vous "qui avez isolé le désir, et l'avez comme divinisé. Seulement je "crois que mon désir est bien autre que celui de Ménélaque ; sa "nourriture n'est pas terrestre ; sa satisfaction n'est pas pro- "chaîne et il ne renaît pas sans cesse de son évanouissement. (...) "Mon désir est tenace, aveugle et crédule. Il croit à son objet, il "veut un paradis qu'il ne trouvera pas (...).

"C'est pourquoi je veux conserver ma foi en la valeur telle "qu'elle de toutes choses. Je n'interviendrai pas en moi-même pour y "modifier mes aveuglements et mes partialités. Je ne renoncerai pas "à me tromper, parce que mon seul bonheur est mon désir, et que mon "désir n'existe que a'il se trompe. Voilà le passage que j'avais "essayé en vain de vous expliquer entre ce que je pensais de l'in- "suffisance de Ménélaque et mon idée du maintien total des valeurs. "Ménélaque avec son amour de toutes choses le même est forcé de ta- "rir son désir, parce qu'il s'y complaît, oubliant la nécessité de "l'objet pour en conserver la violence, et l'ingénuité. Mais il "faut pour que le désir même soit bonheur que les choses demeurent "bien et mal, que subsiste la croyance à leurs différences abso- "lues.

"(...) je ne suis pas malheureux, je ne veux pas que l'on dise "que je suis malheureux. Il est trop simple d'être malheureux. Com- "ment serais-je malheureux puisque pour toute chose j'ai un désir "et qui ne peut pas finir en ce monde !"

"Il faut me pardonner tout ce que je viens de dire. J'ai un "grand désir de me donner. Mais je suis très maladroit à me don- "ner. (...)

"Vous vous demanderez peut-être pourquoi je tiens si fort à "vous accabler de telles confessions. — Mais je me suis senti à de "certains moments si près de vous, tellement dans la même attitude "en face des choses que, pour me rassurer moi-même, j'ai le besoin "de vous proposer ce que je crois différences. (...)" 6

dans *La N.R.F.*, mais seulement dans le n° 10, de novembre 1909. La première collaboration de Rivière à la Revue sera un article sur le *Bouclier du Zodiaque* de Suarès, dans le n° 3 d'avril 1909.

4. Dès le mois d'août précédent, Rivière écrivait qu'avec son *Introduction* il avait voulu "à la fois prouver quelque chose et le détruire en le prouvant trop (...). Bref, un commentaire de *Paludes*." (*Correspondance* citée, II, 234.) Cf. la "Postface pour la deuxième édition de *Paludes* et pour annoncer *Les Nourritures terrestres*" (*Pléiade*, pp. 1476-9).

5. Lettre à Alain-Fournier du 26 janvier 1909, *Correspondances*, II, 265.

Voici, inédite à ce jour, la réponse de Gide :

Rome, 16 mars 09.

Cher ami,

Je cède au plaisir de vous répondre aussitôt — de vous écrire du moins, car quel moyen de répondre à votre lettre ? Vous vous y défendez contre je ne sais quoi — et me prouvez par la complexité même de votre effort la richesse, la personnalité et la générosité de votre nature. Mais tout au plus pouvez-vous protester contre Ménaïque : vous ne réussissez pas à vous opposer à moi, précisément parce que je m'oppose sans cesse à moi-même ; et rien ne peut vous rapprocher davantage de qui je suis, que de repousser qui j'étais. Mais croyez-moi : ce besoin de se sentir différent de ne signifie que pour des piètres natures qui consultent leur originalité à la manière dont on consulte son chronomètre. Vous n'êtes pas de ceux-là ; vous vous déborderez sans cesse et je n'en veux la preuve que dans cet amour de l'insatisfaction que vous dites. Vous déciderez vous-même si je la peux comprendre après avoir achevé de lire ma Porte étroite. J'ai écrit à Schlumberger avant-hier pour vous la faire envoyer.

Je souffre de vous la donner à lire dans un texte encore si imparfait ; je n'ai pu en corriger les épreuves (de la revue).⁷ Et depuis que je suis ici n'ai cessé que depuis deux jours de gratter, polir, limer, supprimer, récrire — consterné de ce que j'avais pu laisser encore d'inutiles insistances, de veuleries, d'ambiguïtés, d'impropriétés, d'incorrections. (En particulier la phrase que cite votre ami Bichet⁸ a sauté.) Puis, ce dont je ne suis pas responsable, l'indication des chapitres a été omise, de sorte que les pauses ne sont pas observées et qu'on étouffe à l'ingestion d'un morceau si compact. — Tant pis. Vous aurez aussi le livre.

6. La N.R.F. n° 139, avril 1925, pp. 758-62.

7. Il vient d'écrire à Jean Schlumberger : "Cher Jean, Nous nous brouillons, si vous ne trouvez pas le moyen de m'envoyer des épreuves de La Porte étroite III (...) à Rome, poste restante — que je corrigerai et renverrai aussitôt. (...) achevant de relire

On a dû, m'écrivit Schlumberger, faire sauter au dernier moment les proses de votre ami Bichet ; j'en suis fâché — mais qu'il pense bien qu'il ne perd rien à attendre.

Je reprends votre lettre... oui, "paradis perdu" (laissons I-sadora de côté, ou ne la prenons que pour exemple), mais qui vous dit que ces larmes qu'arrache de moi son harmonie aisée ne restent pas pour moi préférables... Non, je ne pense pas que Gæthe lui-même ait consenti à racheter au prix de ces larmes cette paix souriante que l'inquiétude de l'homme a troublée — à jamais, à jamais... Lisez plutôt son admirable Prométhée, non point seulement le monologue qu'on donne avec ses poésies, mais tout le petit drame.⁹ Mais ne croyez pas ici que je discute ; ni que je réponde à votre lettre ? Simplement je vous écris parce que votre lettre m'y invite et m'explique cette sympathie qui m'attira vers vous d'abord.

M'étant découvert des amis — exquis — parmi les Bénédictins du Mont-Cassin¹⁰, j'irai sans doute faire auprès d'eux une courte retraite que le temps tiédira.

Au revoir. Bien affectueusement votre

André Gide.

o°o

La lettre qu'on va lire est adressée au 15 de la rue Froidevaux : c'est là que Jacques Rivière, après son mariage avec Isabelle Fournier (le 24 août 1909), a installé son jeune foyer. Il vient de communiquer à Gide le manuscrit de la longue étude qu'il lui a consacrée (et qui sera publiée dans *La Grande Revue* des 25 octobre et 10 novembre 1911)...

Cuverville, 26 juillet 1911.

O mon ami ! je reste tout bégayant devant cette feuille blan-

le II, j'y trouve, malgré le zèle que vous y aurez pu apporter et les corrections excellentes, certains défauts d'espacement (par ex. p. 179 principalement, au bas de la page, c'est le chapitre VI qui commence, et il était très important de l'indiquer ; tel qu'il est présenté, mon texte est indigestement et laidement compact, illogiquement compact) et certaines corrections que j'eusse apportées de mon côté." (Lettre s.d. (début mars 1909), inédite.)

8. De René Bichet (le "petit B.", condisciple de Rivière et de

che et ne sais comment raconter la grave et violente joie qui m'enivre. Narcisse devant la Source, avec quelle attention j'écoute son flot minutieux ; non point amoureux de mon image, mais terriblement anxieux d'en prendre bonne connaissance, pour fuir à neuf ma ressemblance que je hais, et, cette fois, grâce à vous, plus scrupuleusement la fuir, plus délibérément, plus éperdument que jamais.

Je vous expliquerai un jour le secret de ces refus, de ces résistances, et l'affabulation centrale de l'extraordinaire (et indécidable) drame qui s'invente et s'informe à travers moi — et dont mes livres ne sont qu'un reflet diminué, qu'une parodie craintive, — semblable à la comédie dans Hamlet, ou rappelant ces petits miroirs qu'on voit dans certains tableaux hollandais réfléchir incrédulement cette partie de la pièce à quoi le peintre tourne le dos...¹¹

"Joie terrible"...¹² vous avez de ces alliances de mots, mon ami, qui touchent au secret de mon cœur ; avec quelle tremblante émotion je vous lis.

Pourrez-vous bien comprendre ce qu'elles sont pour moi, ces

Fournier à la cagne de Lakanal, normalien et agrégé, qu'une malheureuse initiation à la morphine devait emporter en 1912, à vingt-six ans), *La N.R.F.* allait publier trois proses poétiques ("L'Attente, Fête, Histoire de l'Épi", n° de juin 1909), puis un fragment du *Livre d'Orphée* en mars 1910, "Le Livre de l'Amour" en mars 1911 et "Le Livre de l'Église" en août 1911.

9. Gide devait plus tard traduire ce drame. Sa traduction ne fut publiée qu'en mars 1951, dans une édition de grand luxe (tirée à 183 ex., avec des lithographies de Henry Mocre, Paris : Henri Jonquières - P.A. Nicaise éd.), et n'a jamais été réimprimée.

10. C'est lors de son séjour à Rome en janvier-février 1898, où il avait retrouvé Maurice Denis, que Gide était entré en relations avec la célèbre abbaye : Paul Sérusier, le compagnon de voyage de Denis, venait d'avoir une crise de *delirium tremens* et d'être admis au Mont-Cassin pour une cure de désintoxication. V. une évocation de l'"inoublable séjour" que Gide y fit en mars 1909 dans la "Dédicace" des *Notes sur Chopin*, ainsi que dans sa lettre à Maurice Denis, s.d. (fin avril 1909), publiée dans le *Journal* de celui-ci, t. II, pp. 111-2.

11. Cf. le *Journal* de 1893, Pléiade p. 41.

12. On lit dans l'"Éloge d'André Gide" qui termine l'étude de

pages ? à quel point j'en avais besoin — et quelle réalité brusque elles donnent à tout ce dont je veux m'évader ! Je me glisse voluptueusement à travers vos osseaux, comme à travers des pertuis étroits le serpent qui veut muer, qui sent que sa peau colle à lui ; qui se frotte.

Et maintenant, qu'il me tarde de vous voir travailler à autre chose ! Certaines pages de votre étude sont écrites excellemment (et presque l'étude entière) avec cette extraordinaire et pathétique pétrissure des mots et de la pensée qui vous est si particulière et que j'aime tant. — Mais je sens bien que vous aussi, vous allez être terriblement gêné par vous-même — et que la réalité va trouver en vous peu de place pour s'asseoir.

C'est un grand jour, tout plein d'été ; j'ai dormi ; le ciel est sans défaut, sans ombre ; je viens de terminer *Tom Jones* ; le courrier m'apportait, en même temps que votre étude, les *Éloges* (enfin !) ¹³ qui distillent pour moi une sorte de sirop fermenté qui porte à la tête et au cœur ; je les relis inlassablement et avec une joie grandissante.

J'ai écrit à Valéry Larbaud pour faire revenir de Londres ¹⁴ une lettre de Fournier qui s'y était égarée.

Dites-moi quoi de neuf de votre femme ¹⁵ et de vous-même. Nous pensons à vous et parlons de vous bien souvent.

Rivière : "Je contemple celui qu'aucune défaite n'a touché. De là cette joie terrible dont il est possédé et qui fait que s'écartent de lui tous les grands blessés." (*Études*, rééd. 1948, p. 203.)

13. Dix-huit poèmes d'*Éloges* avaient paru dans *La N.R.F.* de juin 1911, dans un texte "complètement défiguré" par les coquilles. "Pour réparer le dommage causé à Saintléger Léger", Gide avait décidé la réimpression immédiate du texte en plaquette : c'est celle-ci qu'il vient de recevoir. Rappelons que le futur Saint-John Perse est alors en correspondance avec Jacques Rivière depuis deux ans (v. des extraits de cette correspondance dans l'éd. *Pléiade* des *Œuvres complètes* du poète).

14. Gide vient de passer une douzaine de jours à Londres, d'où il est revenu le 21 juillet.

15. Isabelle Rivière accouchera de son premier enfant (Jacqueline) le 24 août.

Au revoir. Il me reste tout à vous dire. — Je suis tout souffrant du côté de Copeau et m'inquiète beaucoup de lui. (1)

Votre ami

André Gide.

(1) Il est vrai que je ne lui ai pas écrit, moi non plus, depuis longtemps.

°°

Voici enfin la longue lettre que Jacques Rivière écrit à Gide après avoir achevé de lire *Les Caves du Vatican*, qui paraissent alors dans la revue dont il est devenu, depuis deux ans, le secrétaire de rédaction.¹⁶

Le 21 Février 1914.

Cher ami,

Je me sens tout honteux de ne vous avoir pas encore parlé des Caves. Pourtant depuis le moment que je les ai finies, l'envie me tient de vous en écrire. Il y a quelque temps déjà, j'avais commencé une lettre pour vous. Mais je ne me sentais pas assez tranquille. Maintenant que j'ai donné mon bon à tirer¹⁷, j'ai l'illusion d'avoir un peu de liberté — dont je veux profiter (bien que d'esprit assez abruti).

L'importance de votre œuvre se reconnaît à ses imperfections. C'est une œuvre dont vous n'avez pas été maître. Il y a quelque chose en elle qui a fait craquer votre maîtrise. Sa matière même a été assez forte pour se débarrasser de vous par moments, pour vous désarçonner. Ne croyez pas que je veuille indiquer ici quelque vice profond que j'aurais découvert dans les Caves. Pas du tout. Le défaut auquel je fais allusion est des plus simples, des plus superficiels et de ceux qui me plaisent tout particulièrement. Je trouve le livre mal composé. Il y a, à mon sens, une disproportion flagrante entre la masse formée par les quatre premières parties et

16. Numéros de janvier, février, mars et avril 1914 de *La N.R.F.*.

17. Sans doute le bon à tirer du numéro de mars de la Revue.

cette merueilleuse dernière partie, dans laquelle vous vous élevez à une hauteur que vous n'aviez jamais même approchée. Car, malgré tout, les quatre premières parties ne sont que l'exposition de l'œuvre ; le drame ne commence qu'au moment où l'on voit Lafcadio rêver dans son compartiment. Je ne veux pas dire que les quatre premières parties ne soient pas intéressantes par elles-mêmes ; mais, quand on a tout lu, justement on leur en veut d'avoir été intéressantes, de nous avoir distraite de cela qu'au fond elles eussent dû seulement préparer. Ce n'est pas seulement une disproportion au point de vue de la quantité ; je ne veux pas seulement dire qu'il y en a trop dans les quatre premières parties et pas assez dans la dernière. Mais il y a un écart entre les deux groupes au point de vue — comment dirai-je ? — de l'orientation des détails. Je veux dire (et je le dis bien mal) que dans les quatre premières parties tous les détails sont tournés vers ce qui est raconté au moment présent, vers l'objet immédiat qu'ils servent à préciser et à rendre sensible. Tout ce que contiennent ces quatre premières parties les concerne exclusivement, se rapporte à elles, est à leur service particulier. Au contraire, lorsqu'on passe à la dernière partie, tout se met à marcher vers autre chose, vers une suite. On ne lit plus rien qui n'ait un sens, une pente, une intention extérieure à soi. — En d'autres termes, l'observation est d'une nature tout à fait différente dans les 4 premières parties et dans la dernière : d'un côté elle est statique, de l'autre dynamique ; d'un côté vous ne voyez et vous ne notes que ce qui appuie, renforce, sert à établir, de l'autre uniquement ce qui indique, poursuit, sert à faire arriver. D'un côté vous n'inscrivez que des traits, de l'autre que des mouvements.

Tel est, selon moi, le seul défaut des Caves : un défaut de composition, une différence de nature entre les trois premières quarts de l'œuvre et le dernier. Ce n'est pas la même espèce de roman au début et à la fin. On dirait que vous avez commencé par regarder vos personnages dans un plan où vous aviez le temps, et qu'ensuite, sur un certain signal mystérieux, ils se sont mis à dé-

talier sous vos yeux avec une rapidité vertigineuse, comme des coureurs faisant un 100 mètres.

Cher ami, j'espère que vous sentez avec quelle tranquillité, quelle assurance dans toute mon amitié, avec quel plaisir même je vous signale ce défaut. C'est qu'il me paraît n'avoir aucune espèce d'importance ; bien mieux, c'est que j'y vois, comme je vous le disais tout à l'heure, une des marques les plus évidentes de la nouveauté, de la force, de la profondeur (au sens propre) des Caves par rapport aux œuvres qui les ont précédées.

Et maintenant, que je vous dise combien j'aime toute la partie de Lafcadio. Quel magnifique pendant de Paludes ! C'est la même atmosphère ; tout se passe dans ce même plan, où la réalité vient prendre les ordres de l'esprit et suit à la fois sa logique et ses inconséquences ; tout arrive avec ce même absurde à propos, cette même manière de venir faire le commentaire et la critique de la question posée par l'esprit. Il y a cette même facilité du monde, cette même bonne volonté maligne et stupide des événements, ce même air entendu qu'ils prennent pour venir déposer leur bulletin, toujours complice.

Mais il y a bien autre chose. C'est Paludes, oui, mais qui a pris un corps, qui a passé dans l'action. Le premier Paludes, en somme, malgré ses va-et-vient, ses démarches en tout sens, restait tout entier dans le plan de l'esprit. Si les événements s'amusaient à venir faire le commentaire de l'idée, c'est que l'idée les déterminait directement, d'une façon ouverte et avouée ; elle les suscitait selon ses besoins, comme dans les rêves. Il n'y avait d'événements que ceux qu'elle voulait bien.

Dans Lafcadio, c'est bien autre chose. L'esprit est toujours au premier plan, il est toujours le lieu du drame ; mais il a consenti à se départir de sa solitude et de sa souveraineté ; il est descendu à la rencontre des événements, il est allé aussi loin que possible vers eux et il les a reçus dans leur disposition naturelle et concrète ; il a accepté leur enchaînement et n'a cherché sa con-

firmation que dans la suite spontanée de leurs péripéties. Plus de marches et de contremarches dans l'aventure. Une seule aventure qui a résorbé tous les petits mouvements. — De là l'extraordinaire importance du débat intellectuel, et par contre-coup la gravité subitement accrue de l'irrévérence.

Je ne connais rien de plus étrange et de plus fort que les quelques moments de l'âme de Lafoadio, pendant qu'il est aux prises avec son crime accompli. Toute sa pensée devenue subitement active et représentée devant lui, la façon dont tout pour lui se passe, arrive, se produit. Vous voyez ce que je veux dire.

J'avoue que j'aurais aimé l'extrême fin plus développée, plus aboutie. J'ai peur que vous n'ayez un peu éludé certaines conséquences actives de ce que vous aviez posé. Mais il n'importe ! Vous avez réussi à donner une existence terrible à une des extrémités de la pensée humaine, j'ajoute : à une de celles par où elle touche au néant et à la mort.

J'ai justement, à ce sujet, toute une autre lettre à vous écrire : sur l'irrévérence des Caves. Je voudrais vous expliquer en quoi elles me scandalisent, et en quoi non.

Ce sera pour ma prochaine minute de liberté. En tout cas, vous savez maintenant qu'elles m'ont apporté une grande joie.

Je suis votre ami

Jacques Rivière.

DANS LE SOUVENIR
DE JACQUES RIVIÈRE

Jacques Rivière est mort d'une fièvre typhoïde le samedi 14 février 1925, à mi-parcours de sa trente-neuvième année. Le n° 138 de *La Nouvelle Revue Française*, du 1^{er} mars, parut avec une couverture bordée de noir. Le secrétaire de la Revue, Jean Paulhan, saluait la mémoire de son directeur :

(...) Voici le dernier numéro de la *Nouvelle Revue Française* que Jacques Rivière aura composé, établi, pesé. — Et certes, ce n'est pas le dernier sur lequel s'exercera son influence, et sa direction. (...) Il exigeait encore, il y a sept jours¹, que chaque lettre, chaque placard d'épreuves lui fût apporté (un refus l'eût inquiété et désobligé, plus que ne pouvait le fatiguer l'exercice d'une attention, dont il ne disposait déjà pas très librement). Le souci demeurait sensible dans son délire (...).

(...) Le prochain numéro de la *Nouvelle Revue Française* sera consacré à l'écrivain, à l'homme dont la mort semble nous séparer de nous-mêmes (...) : il faut que l'assiègent la curiosité, la tendresse, la reconnaissance de tous ceux pour qui se comprendre et comprendre l'homme sont les seules occupations qui aient un sens dans la vie.

Un mois plus tard parut cet *Hommage à Jacques Rivière* : 448 pages, le plus gros numéro qu'ait jamais publié *La N.R.F.*² ; plus de soixante-dix collaborateurs. Dont André Gide, naturellement, qui envoya à Paulhan non seulement un long texte de lui, mais la copie de six lettres parmi les plus importantes qu'il eût reçues de Rivière, tout en exprimant le vœu que les Éditions de la N.R.F. décident bien vite la publication de toute la Correspondance de Jacques Rivière.³

2 mars.

Bastide Franco⁴
Brignoles
Var

Mon cher Paulhan,

Voici donc ma contribution au N° consacré à notre pauvre ami.
Puisse-t-elle ne pas vous décevoir.

Vous pourrez m'envoyer des épreuves à l'adresse sus-inscrite. Voici également la dactylographie des lettres dont vous me conservez l'original. Plus je les relis, plus elles me paraissent belles, pathétiques et on ne peut mieux faites pour faire connaître Rivière. Trouvez, je vous en prie, la place de les donner toutes les 6 — moins les quelques coupures que j'ai cru devoir y faire pour des raisons que vous comprendrez ; mais veuillez mettre une ligne de points à chaque coupure. Le texte intégral pourra du reste être rétabli si, comme il me semble extrêmement souhaitable, la N.R.F. se décide à une publication des lettres de Rivière en volume.

Votre ami

André Gide.⁵

°°

On connaît la polémique qui s'éleva, la tombe de Jacques Rivière à peine close, entre Isabelle Rivière et le groupe de la N.R.F., principalement Gide, Schlumberger et Paulhan. Ce n'est pas le lieu de rappeler les détails parfois cruels de cette querelle. Tout au contraire, voici le texte d'une lettre⁶ adressée à Gide par Isabelle Rivière, un jour de l'été 1927 où elle est en séjour chez les Jacques Copeau, à Fernand-Vergelesse :

Fernand, Le 21 août 1927.

Cher ami, depuis deux jours j'ai sur ma table cette ancienne photographie de vous, jeune homme, que j'ai demandé à Copeau de me prêter. Et je la regarde avec une émotion profonde ; je la regarde avec tendresse. Comme vous étiez beau alors ! Comme vous étiez fait encore à l'image de Dieu !

Cher ami, j'ai failli vous écrire cet hiver ; plusieurs fois j'ai voulu vous dire tout le mal que je pensais de vous ; je sou-

1. Le texte de Paulhan n'est pourtant pas daté.

2. Même le n° d'*Hommage à André Gide*, en novembre 1951, sera moins ample : 423 pages, et de typographie beaucoup moins compacte.

3. Cinquante ans après la mort de Rivière, ce vœu est sur le point d'être exaucé en ce qui concerne sa correspondance avec Gide.

4. V. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 425, note 66.

5. Lettre inédite, archives Paulhan.

haitais vous faire sentir toute l'horreur que vous étiez pour moi ; j'aurais voulu vous écraser sous des reproches sanglants. Pardonnez-moi. C'est moi maintenant qui me fais horreur. Je vous demande pardon de vous avoir haï, je vous demande pardon d'avoir mal parlé de vous. Tout cela était faux. Devant le doux reproche qu'exprime ce visage, je comprends combien Jacques vous aime, je comprends aussi que je vous aime beaucoup. Quand vous m'avez laissée, à votre dernière visite, avant le Congo ⁷, si pleine d'amitié pour vous, si débordante d'espoir en vous, c'est alors que je ne me trompais pas. Très cher ami, vous êtes encore cette créature de Dieu, ce jeune homme à la bouche pure que la mort seule peut tuer en vous, ou ranimer d'une éternelle beauté en la délivrant de tous les masques affreux sous lesquels vous tentez en vain de l'étouffer. Rappelez-vous seulement que Dieu vous aime. Je le sais de toute la force de l'amour que je sens aujourd'hui pour vous.

Ne vous croyez pas obligé de répondre à cette lettre ; je pense bien que ce n'est pas à moi que vous avez quelque chose à dire. Je ne voulais que vous donner cet élan de mon cœur, et aussi, pour les jours où parfois, peut-être, comme tout être humain, vous voyez votre vie bouchée et pressentez l'atroce angoisse de la vieillesse et de la mort, cette phrase de Jacques qui ouvre les Carnets de Captivité : "On dirait que ma vie a besoin de temps en temps de s'appauvrir pour continuer." ⁸ Je suis votre amie

Isabelle Rivière.

6. Lettre inédite, Bibl. litt. Jacques-Doucet.

7. V. *Les Cahiers de La Petite Dame*, t. I, pp. 228-9.

8. *Carnets* (éd. 1974), p. 47.

JACQUES RIVIÈRE

ANDRÉ GIDE

CONFÉRENCE

PRONONCÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A GENÈVE (MARS 1918),
PUIS EN HOLLANDE (NOVEMBRE 1923),
ET EN BELGIQUE (JANVIER 1924)
SOUS LA FORME DÉFINITIVE DONNÉE ICI

Né à Paris, d'un père usétien et d'une mère normande, où vous-les-vous, Monsieur Barrès, que je m'enracine ?

C'est ainsi que commence fort plaisamment l'article que Gide écrivit sur *Les Déracinés* et qu'il a reproduit dans ses *Prétextes*. Nous trouvons dans ces deux lignes l'indication des origines de notre auteur. Il est à la fois méridional et normand, et parisien par dessus le marché. A ses deux premières patries, il n'est pas seulement rattaché par ses parents ; il y a vécu ; il a habité l'une et l'autre dès son enfance, il a gardé pour l'une et pour l'autre une amitié profonde et a même écrit à leur louange commune quelques pages fort émouvantes qu'on trouve également dans *Prétextes*. Presque tous ses livres nous conduisent au moins dans l'un ou dans l'autre de ces pays, quelquefois dans les deux. Mais si je suis autorisé à deviner la préférence secrète de Gide, je dirai que le midi est certainement celui qui l'attire le plus ; et d'ailleurs ce midi, ce n'est plus seulement une province pour lui ; il s'étend, il gagne de proche en proche, il englobe l'Italie, la Grèce, il devient égal à toute la Méditerranée, il s'enfonce jusqu'en Algérie, presque

jusqu'au désert. Le bassin de la Méditerranée, voilà le pays de prédilection de Gide, comme il avait été celui de Nietzsche. Et ce n'est pas par hasard ; on voit tout de suite quelles affinités le climat de ce plus ancien monde et le genre de vie qu'on y mène présentent avec le tempérament et la pensée de l'un comme de l'autre écrivain : ils ont besoin de cette limpidité, de cette légèreté de l'air et de cette finesse des mœurs pour l'entretien de leur couronne allégresse.

André Gide est né en 1869. Il était fils unique. Il perdit son père assez jeune et fut élevé par sa mère avec de grands soins et un peu en vase clos, détail qui est loin d'être sans importance, car il nous expliquera une certaine timidité, une certaine inexpérience de la vie que Gide est encore obligé de vaincre à coups d'audaces et par des décisions brusques et gratuites. L'excès même d'indépendance chez Gide a très probablement sa source dans la maladresse aux choses communes qu'il a héritée de son enfance, et dans l'espèce de détachement de la réalité où l'obligea d'abord de vivre une tendresse maternelle sans doute trop attentionnée et trop inquiète.

Gide eut d'ailleurs une enfance des plus studieuses. Si l'on veut s'en faire une image, on peut s'aider du récit de *La Porte étroite*, qui est partiellement autobiographique :

Nous nous étions procuré les Évangiles dans le texte de la Vulgate, et en savions par cœur de longs passages. Sous prétexte d'aider son frère, Alissa avait appris avec moi le latin ; mais plutôt, je suppose, pour continuer de me suivre dans mes lectures...

Et surtout cet extrait d'une lettre d'Alissa :

Ne crains pas toutefois que je tourne à l'ignorantine ! J'ai beaucoup lu ces derniers temps ; quelques jours de pluie aidant, j'ai comme replié mon adoration dans les livres... Achevé Malebranche et tout aussitôt pris les Lettres à Clarke de Leibnitz. Puis, pour me reposer, ai lu les Cenci de Shelley, sans plaisir ; lu La Sensitive aussi... Je vais peut-être t'indigner : je donnerais

presque tout Shelley, tout Byron, pour les quatre odes de Keats que nous lisions ensemble, l'été passé ; de même que je donnerais tout Hugo pour quelques sonnets de Baudelaire, etc...

Ces quelques lignes vous donnent la note. Jérôme et Alissa connaissent à fond non seulement notre littérature, mais même l'antique, même les étrangères. Et dans le premier recueil de Gide, les *Cahiers d'André Walter*, l'abondance et le naturel des citations et des allusions témoignent en effet d'une culture poussée déjà très loin et d'une enfance, au point de vue intellectuel, légèrement surchauffée.

C'est, je crois, à la faveur des *Cahiers d'André Walter*, qui avaient paru en 1891, sans nom d'auteur, à la Librairie de l'Art Indépendant, que Gide nous des relations avec le monde des Symbolistes et fut introduit chez Mallarmé. Sur lui comme sur tous ceux qui l'approchèrent, le Maître de *L'Après-midi d'un Faune* fit une profonde impression. Nous en trouvons la trace dans les quelques pages qu'il a écrites à sa mémoire :

On entrait chez Mallarmé ; c'était le soir ; on trouvait là d'abord enfin un grand silence ; à la porte tous les bruits de la rue mouraient ; Mallarmé commençait à parler d'une voix douce, musicale, inoubliable, hélas à jamais étouffée. Chose étrange : il pensait avant de parler !

Et pour la première fois, près de lui, on sentait, on touchait la réalité de la pensée : ce que nous cherchions, ce que nous voulions, ce que nous adorions dans la vie existait ; un homme lui avait tout sacrifié à cela.

Pour Mallarmé, la littérature était le but, oui, la fin même de la vie ; on la sentait lui authentique et réelle. Pour y sacrifier tout comme il fit, il fallait bien y croire uniquement. Je ne pense pas qu'il y ait dans notre histoire littéraire exemple de plus intransigeante conviction.

Conviction qui ne fut pas sans influence sur Gide, ou plutôt qui se rencontre avec son penchant naturel et qu'il ne tarda pas à partager complètement. Cependant Gide mena jusqu'à vingt-cinq ans

une vie toute remplie par les distractions mondaines, et qui ne lui laissait que très peu de loisirs pour travailler. Nous trouvons dans *Paludes* l'expression du dégoût qu'elle ne tarda pas à lui donner et la moquerie, infiniment subtile, par laquelle il sut en secouer le joug. Elle avait d'ailleurs attaqué sa santé qui avait toujours été délicate, et ce furent, je crois, d'abord les médecins qui durant la lui déconseiller.

Au cours d'un voyage en Algérie, il tomba très gravement malade. Un major qui le visita, le déclara même perdu. Ce fut par un miracle qu'il survécut, et grâce à des prodiges de volonté qu'il guérit. La convalescence fut pour lui une espèce de renaissance : son goût de la vie en fut non seulement augmenté, mais comme multiplié ; il apprit à la sentir de mille façons nouvelles et imprévues. Le livre des *Nourritures Terrestres* en 1898 fut la première expression de ce renouveau sensuel.

Depuis ce moment, la vie de Gide ne semble pas offrir d'accident bien caractérisé et on peut la peindre une fois pour toutes à l'aide de quelques traits qu'il ne faut que bien choisir. Gide, en effet, malgré toute son indépendance, obéit à des habitudes constantes, dont la première, la principale, est celle du voyage. Il faudrait plutôt dire qu'il est condamné au voyage, condamné par une certaine instabilité intérieure, par une certaine légèreté de tout son être. Gide ne reste jamais trois mois sans se déplacer. Il s'échappe tout à coup ; et sa décision, le plus souvent, n'est annoncée ni préparée par rien ; elle est prise et exécutée en vingt-quatre heures, avant même que ses amis en aient pu rien savoir.

Entre ses absences, il aime à recevoir ses amis dans l'étrange et confortable maison qu'il s'est fait construire à Auteuil, ou dans la belle propriété qu'il possède en Normandie et qu'il a décrite sous le nom de Fongueusemare dans *La Porte étroite*. Rien ne peut donner une idée de l'agrément de ces réunions ni de l'extraordinaire activité d'esprit que Gide y déploie. C'est des conversations d'Auteuil qu'est née la *Nouvelle Revue Française*.

J'ajoute à ces quelques indications biographiques, parce que

c'est une question sur laquelle beaucoup de gens ne sont pas très exactement fixés, qu'André Gide est le neveu du célèbre économiste Charles Gide.

•

Pour ne pas aborder tout à fait au hasard les œuvres de Gide, je vous demande la permission d'y distinguer deux groupes : celui des œuvres symbolistes qui comprend *Les Cahiers* et *Les Poésies d'André Walter*, *Le Voyage d'Urien*, *La Tentative amoureuse*, *El Hadj*, *Philoctète*, *Le Traité du Narcisse* et surtout *Paludes*, *Le Prométhée mal enchaîné* et *Les Nourritures terrestres*, et celui des œuvres romanesques dont les cinq principales sont : *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Isabelle*, *Les Caves du Vatican* et *La Symphonie pastorale*. Sans doute quelques livres se trouvent flotter entre ces deux groupes, et leur caractère ne permet pas très facilement de les rattacher à l'un ou à l'autre. C'est le cas de *Prétextes*, *d'Amyntas* et de quelques autres. Mais la chronologie offre malgré tout le moyen de leur assigner sans trop d'arbitraire une place dans le premier ou dans le second.

•

Cette division en effet est chronologique ; elle correspond à deux phases successives de la production de Gide, à deux aspects successifs de son talent ; elle donne une idée de l'évolution de sa manière. Elle le fait apparaître soumis successivement à des influences non pas seulement différentes, mais presque diamétralement opposées. Nous allons examiner tour à tour les deux groupes d'ouvrages, les deux manières d'André Gide.

Quand on ouvre *Le Voyage d'Urien* ou l'un des "traités de morale" que Gide a réunis plus tard avec *Le Retour de l'Enfant prodigue*, quand on parcourt *Les Poésies d'André Walter*, on est sensible d'abord à l'extrême vanité — au sens d'inutilité, de vacuité — de ces pages. Comme vous allez le voir, ce n'est pas forcément une critique que je formule en ce moment contre elles. Elles nous chantent Dieu sait quoi ? Elles nous bercent de Dieu sait quels sentiments insaisissables ?

Nos livres n'auront pas été les récits très véridiques de nous-mêmes, mais plutôt nos plaintifs désirs, le souhait d'autres vies à jamais défendues, de tous les gestes impossibles. Ici j'écris un rêve qui dérangeait par trop ma pensée et réclamait une existence. Un désir de bonheur, ce printemps, m'a lassé ; j'ai souhaité de moi quelque éclosion plus parfaite. J'ai souhaité d'être heureux, comme si je n'avais rien d'autre à être ; comme si le passé pas toujours sur nous ne triomphe ; comme si la vie n'était pas faite de l'habitude de sa tristesse, et demain la suite d'hier ; comme si ne voici pas qu'aujourd'hui mon âme s'en retourne déjà vers ses études coutumières, sitôt délivrée de son rêve.

Et chaque livre n'est plus qu'une tentation différée.

Cette page est la préface de *La Tentative amoureuse* ou *Traité du Vain Désir*. Elle exprime à merveille le ton et le contenu de tous les premiers livres de Gide. Car il ne faudrait pas que le mot de *Traité de Morale* vous induisît en erreur sur leur véritable nature. Il ne s'y agit d'aucune idée abstraite, d'aucune doctrine vraiment cohérente et suivie. Gide s'y amuse, y essaie de saisir au vol ses plus fugitives, ses plus aériennes, ses plus informes pensées. Il n'y décrit en somme qu'une certaine inquiétude vague et passionnée dont il est plein. Il serait naïf de vouloir préciser le sujet de chacun de ces petits traités. Mais il serait injuste aussi de dire qu'ils n'en ont point. Leur sujet, c'est l'âme même de leur auteur, cette âme faite pour goûter toutes les joies, mais remplie encore de sa seule inoccupation, comme vide de toute la vie, et qui ne sait ressentir d'autre plaisir que celui de ses propres mouvements. Appels, langueurs, soupirs, surprise de trouver comme absentes les choses qu'elle a cru désirer, refus de toutes les satisfactions, complaisante ignorance de la réalité, préférence de ses états d'âme à tout ce que le monde pourrait lui donner et cependant curiosité secrète de ce qu'il lui cache et lui réserve, dédain pour ce qu'il ne saurait cueillir et appétit en cachette de ce qu'il repousse en public ; ardentes croyances à il ne sait trop quoi d'informe et de sublime : voilà les principaux motifs que Gide dévelop-

pe et combine, dans le style le plus musical qui se puisse rêver, au cours de tous ses premiers écrits.

Pour bien comprendre ce moment de son âme et surtout pour s'expliquer la forme à la fois fuyante et systématique sous laquelle il a voulu l'exprimer, il faut, je crois, se représenter le grand vide où l'évanouissement de sa croyance religieuse avait dû le laisser et tenir compte en même temps des habitudes qu'elle lui avait pour toujours inculquées.

Chère Angèle, écrira-t-il un peu plus tard, vous savez si je les aime, moi, les livres de morale ; si je ne me retenais, chère Angèle, j'en écrirais un tous les mois.

Je vois une influence très nette du protestantisme dans ce besoin de Gide de se formuler sa propre psychologie sous la forme, mettons sous l'apparence d'une morale, dans cette habitude à laquelle il cède déjà dans ses toutes premières œuvres de généraliser et de prêcher ses sentiments. Bien entendu, il fait semblant de les prêcher ; il n'entre pas dans son esprit de les imposer vraiment aux autres. Il écrira même dans le Prélude des *Nourritures Terrestres*, s'adressant à son lecteur :

Et quand tu m'auras lu, jette ce livre et sors... Oublie-moi. — Que mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même, — puis à tout le reste plus qu'à toi.

N'empêche qu'il prend naturellement le ton de quelqu'un qui enseigne, et que n'avoir rien à enseigner, ou que n'avoir rien à enseigner sinon qu'il ne faut rien enseigner, ne le décourage tout de même pas d'y prétendre. Rien, je crois, ne peut être aussi troublant pour un jeune homme — et pour ma part j'ai ressenti ce trouble fortement — que cette doctrine sans contenu et ces voluptueuses et vaines recommandations dont Gide a rempli tous ses premiers livres. A un âge où l'âme se croit libre, parce qu'elle se sent capable de n'importe quoi, cette évangélisation dans le vide, soutenue par les moyens oratoires ou poétiques les plus délicats, est faite pour la ravir, et, si j'ose dire, pour lui faire perdre complètement la tête. Voici un des passages où je trouvais à vingt ans

la plus de charme et de douce angoisse :

Lorsque le printemps vint cette année, je fus tourmenté par sa grâce ; et comme des désirs faisaient ma solitude douloureuse, je sortis au matin dans les champs. Tout le jour le soleil rayonna sur la plaine ; je marchai rêvant au bonheur. Certes, il est, pensais-je, d'autres terres que ces landes désenchantées où je menais patre mon âme. Quand pourrai-je, loin de mes moroses pensées, promener au soleil toute joie, et, dans l'oubli d'hier et de tant de religions inutiles, embrasser le bonheur qui viendra, fortement, sans scrupule et sans crainte ? Et je n'osais rentrer ce soir-là, sachant imaginer trop d'inquiétudes nouvelles.

Mais l'incertitude voluptueuse que révèlent ces lignes ne devait pas durer, ou du moins elle devait prendre une forme beaucoup plus aiguë, beaucoup plus passionnée, beaucoup plus tragique. Au moment où il écrivait *La Tentative amoureuse*, Gide menait encore cette vie de salon, toute factice, toute désœuvrée sous les dehors d'une activité trépidante, qui n'était que le prolongement, sous une forme nouvelle, de son enfance un peu cloîtrée ; il ignorait tout du monde extérieur. Vint la maladie, et surtout vint la convalescence :

Je tombai malade ; je voyageai, je rencontrai Ménalque, et ma convalescence délicate me fut une palingénésie. Je renaquis avec un être neuf, sous un ciel neuf et au milieu de choses complètement renouvelées.

Cette renaissance, Gide l'a racontée deux fois : dans *Les Nourritures Terrestres* d'abord, en 1898, puis dans *L'Immoraliste*, en 1902. Par le style, par la composition, par toutes les qualités techniques, la première de ces deux confessions s'apparente étroitement aux œuvres que nous sommes en train d'étudier, c'est-à-dire aux œuvres de facture symboliste. *Les Nourritures Terrestres* sont un des plus beaux livres de Gide, un des plus étranges et des plus séduisants que connaisse notre littérature. Comment le définir ? Est-ce un hymne ? un cantique ? Est-ce encore un traité de morale ? Est-ce un catalogue ? le catalogue de tous les plaisirs terres-

tres ? ou mieux, de toutes les impressions, plaisirs et douleurs confondus, qu'il est possible de goûter ici-bas ? L'incertitude où nous voici plongés pour en donner une idée simple et précise sans doute remplirait Gide de joie. Car il n'aime pas les œuvres trop définies ni de n'agir sur ses lecteurs que dans un sens. Mais tout de même on peut définir *Les Nourritures Terrestres* : de même que *La Tentative amoureuse* était le "traité du vain désir", de même, et en donnant au mot : "traité" le même sens, elles sont le "traité du vrai désir", du désir qui a trouvé son objet. Et cet objet n'est rien de moins que le monde. *Les Nourritures Terrestres*, c'est la découverte du monde par cette âme doucement tourmentée, pleine de langueurs et d'étirements, dont les premiers ouvrages nous racontaient les vagues et vaines tentatives. D'en avoir été si longtemps privée, elle apprend à le goûter avec une intensité, une profondeur, ou plus exactement avec une multiplicité jamais encore atteinte. Elle sait reconnaître le plaisir partout ; chaque sensation le lui donne, chaque contact avec chaque objet :

Mon bonheur est fait de ferveur. Je sais des jours où me répéter que deux et deux faisaient encore quatre suffisait à m'emplir d'une certaine béatitude — et la simple vue de ma main sur la table. A travers indistinctement toute chose, j'ai éperdument adoré.

⚡ Tous ses sens s'enchantent de leur usage retrouvé ; le simple jeu en est déjà un délice. C'est ce qu'il faut faire comprendre à tout prix. Par tous les moyens, par tous les mots qui lui tombent sous la main, à coups d'énumérations, d'allusions, de récits, de chants et de rondes, de préceptes et de recommandations, avec un apparent désordre qui ne fait que traduire son transport et l'hésitation de sa préférence entre des biens si divers, Gide nous raconte ses voluptés, nous les fait sentir, nous les propose, il cherche à nous entraîner dans cette débauche dont il ne saurait nous nommer l'objet tant il est multiple. Il invente un certain Ménalque, qui est comme un professeur de désir et d'universelle ferveur ; dépouillé de tout, mais riche par là-même de tout ce qu'il rencontre, il va au hasard épousant toutes les joies de la terre, toutes les

caresses que la nature a mises partout en embuscade ; il ne s'arrête jamais, il ne cherche pas à rien retenir, la possession pour lui est sans aucun sens ; il ne veut être épris que de l'instant ; le souvenir attristé, importune et déçoit ; il faut oublier au fur et à mesure des satisfactions ; il faut mettre toute sa joie dans l'avenir et s'avancer vers lui les mains complètement vides.

Les Nourritures Terrestres marquent l'apogée de la première manière de Gide. Il serait pourtant dommage de quitter l'analyse de cette manière sans dire un mot des deux livres où il a mis le grain le plus subtil de son esprit : *Paludes* (1895) et *Le Prométhée mal enchaîné* (1899). Dans la liste de ses œuvres complètes, il les a plus tard intitulés : soties et rattachés aux *Caves du Vatican*. Ce sont des satires. Mais ici, comme à propos des traités de morale, la question se pose de savoir quel est exactement l'objet de ces satires. En tête de *Paludes*, Gide a mis en dédicace : *Pour mon ami E.R. j'écrivis cette satire de quoi ?* Il faut répondre : de tout ; de même que *Les Nourritures Terrestres* sont l'exaltation de tout, de même *Paludes* et *Le Prométhée* sont la satire de tout. *Paludes* est la satire de ce qu'il y a dans la vie d'ordinaire, de vide, d'ennuyeux, de conventionnel, d'inefficace ; c'est la satire de notre impuissance à sortir d'un cercle d'occupations une fois pour toutes fixé, de notre inaptitude à faire du neuf. Et le *Prométhée*, c'est la satire de notre impuissance à faire du gratuit, à entreprendre quelque chose qui n'ait pas pour cause étroitement déterminante notre mentalité, nos habitudes, nos convictions. Comme on le voit, ces livres sont en somme exactement le contraire des *Nourritures Terrestres*. Ils en sont un cliché négatif, comme on dit en photographie. Ils se moquent de tout ce dont *Les Nourritures* prétendent justement nous débarrasser, de tout ce qui empêche en nous l'exaltation que *Les Nourritures* veulent produire, c'est à savoir de l'ankylose de notre esprit, de l'engourdissement de notre sensualité, de la poussière que nous laissons se déposer sur nos sens.

On trouverait peut-être déjà chez Jules Laforgue une note qui ferait penser à *Paludes*. Le même agéout de la vie ordinaire, le mê-

me sentiment de l'insupportable médiocrité où nous sommes enfermés, emprisonnés :

*Dieu, que la vie est quotidienne !
Et du plus vrai qu'on se souvienne,
Comme on fut piètre et sans génie !*

Mais le ton est différent. Malade, déjà condamné à mort, ayant moins de moyens de s'évader, Laforgue prend la chose beaucoup plus au tragique : il se désole, il se révolte. Dans *Paludes* au contraire règne une hilarité continue, une sorte de tranquillité dans la raillerie, de parfaite absence de colère et d'indignation, qui révèlent une âme infiniment plus forte et plus détachée de ce qu'elle ridiculise. Au moment même où il y était le plus profondément enlisé, Gide sentait en effet en lui la faculté de sortir du marais ; il se connaissait des ailes que le pauvre Laforgue savait en lui déjà brisées. De là ce ton si paisible, si heureux malgré tout, si peu inquiet, si allègre même, et si impertinent.

•

Il est temps d'aborder l'étude de la deuxième manière de Gide, de sa manière romanesque. Et d'abord il faut chercher les raisons qui ont amené un changement de ton et d'écriture aussi profond que celui qu'on peut constater entre *Les Nourritures Terrestres* et *L'Immoraliste*. Elles sont, je crois, de deux ordres assez différents :

D'abord Gide, avec cette susceptibilité et ce tact merveilleux qui sont une de ses principales qualités, a senti que le vent tournait. Mais non, l'expression est mauvaise, car elle semble indiquer chez lui un souci de suivre la mode, qu'on ne pourrait lui imputer qu'avec la plus grande injustice. Il ne s'agit pas ici de concessions faites au goût public. Mais il a compris tout de suite le mouvement de conversion que la littérature et l'art tout entier allaient exécuter. Il est un des premiers à en avoir eu le sentiment — conscient ou instinctif, peu importe. — Il est un des premiers à s'être aperçu que le symbolisme était une forme morte et qu'aucun écrivain n'y pouvait plus rouler ses inventions sans leur

ôter toute chance de vivre. Il venait de donner un livre qui représentait une des réussites les plus complètes du symbolisme ; cependant, au lieu de se laisser entraîner comme tant d'autres par le succès à la répétition, il a tout de suite reconnu que cette réussite ne pouvait pas être renouvelée. En même temps il discernait vers quelle forme nouvelle s'orientait spontanément la littérature et il en donnait un des premiers une réalisation remarquable.

Mais ce ne sont pas là les seules raisons qui ont déterminé l'évolution de Gide. Tout écrivain qui commence par une œuvre poétique, se trouve à un moment donné en présence d'un grave problème ; son inspiration a été d'abord alimentée par ses sens ; c'est leur fraîcheur qui faisait sa fraîcheur, c'est la vivacité avec laquelle ils lui peignaient le monde qui faisait la vivacité avec laquelle il évoquait et représentait celui-ci. Que va-t-il donc devenir au moment où l'âge atténuera cette vivacité, au moment où il n'aura plus que des perceptions assourdis, émuées ? Il faut qu'il prenne un parti décisif, s'il ne veut pas se contenter de s'imiter lui-même et de multiplier indéfiniment les copies — d'ailleurs de plus en plus pâles — de ses premières œuvres. Gide, qui se trouvait exactement dans ce cas, a compris le problème ; il l'a franchement embrassé et résolu. "L'œuvre d'art, dit-il dans les *Prétextes*, est œuvre volontaire, l'œuvre d'art est œuvre de raison". Et encore : "Les *limites* na sont qu'en l'artiste ; heureux celui qui les élargit en lui, les recule et qui, comme devrait vouloir chacun d'eux, *soumet le plus possible à lui, le plus possible de nature*". Gide a pensé que l'artiste pouvait augmenter son domaine, s'annexer de nouveaux genres, une nouvelle manière, à la condition de procéder avec bon sens, méthode et résolution. Nous le voyons ici apparaître sous un jour tout à fait nouveau. Ce n'est plus le jeune poète délicieusement tâtonnant de *La Tentative amoureuse*, ce n'est plus même, bien que déjà dans *Les Nourritures Terrestres* il y ait plus de volonté qu'il ne paraît au premier abord (c'est un livre "d'une folie très méditée", dit Gide quelque part), ce n'est tout de même plus le chantre abandonné et trébuchant de

l'universelle volupté. C'est un écrivain conscient et délibéré, qui aperçoit certaines possibilités et se propose de les réaliser.

Gide a donc décidé d'écrire désormais des romans. On se représente facilement quelle sorte d'effort cela exigeait de sa part. Il lui fallait renoncer à sa manière dispersée, il fallait faire du continu, du progressif. Il fallait inventer des péripéties, ou tout au moins, car ses deux premiers romans sont en grande partie autobiographiques, il fallait ordonner celles qu'il voulait mettre en œuvre, les présenter sous un jour calculé, remplir les parties neutres du récit. Pour le compagnon de Ménalque, qui ne s'entendait jusqu'ici qu'à butiner capricieusement son miel, l'entreprise n'était pas sans hardiesse.

Nous allons voir comment il y a réussi.

Je n'hésite pas à dire qu'elle l'a conduit à son chef-d'œuvre : *L'Immoraliste*.

Quoi qu'il écrive plus tard, *L'Immoraliste* sera toujours le centre de l'œuvre de Gide. L'étudier, ce sera toujours se prendre à l'essentiel de cette œuvre ; bien mieux, c'est par *L'Immoraliste* qu'on pénètre le plus profondément dans l'âme de Gide. Jusqu'ici nous n'étions renseignés sur elle qu'indirectement, que par tout un système d'allégories et de moralités. Mais dans *L'Immoraliste* l'auteur entreprend l'effort le plus important qu'il ait osé jusqu'ici de confession directe, je dirai même que nous voici en présence d'une des tentatives de sincérité intégrale les plus hardies que connaisse la littérature. Je ne veux pas bien entendu insinuer qu'il faille assimiler complètement le cas de Michel avec celui de Gide, ni chercher avec une mesquine curiosité à retrouver dans les événements de *L'Immoraliste* le reflet exact de la vie de Gide. Mais il est bien évident qu'à aucun de ses personnages il n'a autant fourni de lui-même qu'à Michel, que nulle part il ne s'est plus douloureusement, plus dangereusement mis en scène.

Oui, *L'Immoraliste* est un des livres les plus dangereux que je connaisse. Pour qu'il soit apprécié par tout le monde à sa valeur, il faudra que du temps ait passé, qu'on ne se sente plus trop près

de lui, qu'on ait l'impression d'être hors de sa portée, à l'abri de sa contagion.

C'est l'histoire d'un homme qui, après l'avoir au-delà de ses vingt ans ignoré, apprend brusquement ce que c'est que la vie, ou plus exactement ce que c'est que de vivre. Ce Michel a grandi dans les livres ; c'est une sorte d'érudit. Sa santé a toujours été chancelante. Il se marie pourtant pour obéir à un vœu de son père mourant. Et voici que pendant son voyage de noces en Algérie, il est pris d'un crachement de sang. Il ne peut plus en douter : le voici condamné à mort. Cette constatation soudaine, au lieu de l'abattre, se change en lui en une volonté désespérée, féroce : celle de guérir. Il guérira, il prendra tous les moyens qu'il faudra pour y réussir. Il va s'installer à Biskra avec sa femme, et par la terrible application qu'il y met, en effet sa santé commence à s'améliorer ; il se sent peu à peu plus fort, plus capable de vivre. Mais il ne se contentera plus désormais de guérir. C'est jouir qu'il veut maintenant, jouir du monde, jouir de sa nouvelle santé, jouir de sa vie retrouvée. Enveloppé dans le délice de la convalescence, le délice de vivre se fait goûter de lui ; il le découvre avec cette nouveauté de sensation, avec cette virginité des sens que donne la maladie ; tous les instincts de l'homme primitif se réveillent sournoisement en lui ; il s'éprend de la violence, de la spontanéité brutale, de l'injustice naturelle ; la forte contrainte morale qu'il a subie pendant toute son enfance fait place au plus sauvage besoin d'indépendance et d'irrégularité. Il se plaît dans la compagnie des enfants, il aime leur adresse et leur perversité. Et peu à peu Michel devient impatient de tous les liens qui le retiennent encore. Sa femme, qu'il n'est pourtant pas sans aimer, ne lui apparaît plus que comme un obstacle à sa vie ; le sentiment qu'il a pour elle ne peut plus former contre-poids à la légèreté prodigieuse et impie dont il se sent plein. A son tour Marceline tombe malade ; elle n'a que trop bien deviné l'impossibilité de saisir, de capter cette force indomptable qui s'est éveillée chez Michel, et cette conscience la tue. Il l'entraîne sans pitié, sous

prétexte de la guérir, vers les lieux où lui-même a retrouvé la vie. Mais elle ne peut supporter l'horrible voyage et finit par mourir dans une auberge de Touggourt. Michel, au fond de son désespoir, ne peut s'empêcher de sentir une joie presque intolérable, une impression d'affreuse liberté et il reste dans cet extrême-sud où il est maintenant tout seul, à rôder comme un vagabond, comme un homme perdu.

Nietzsche avait bien exprimé sans doute cet instinct immoraliste, ce besoin de vie complète et impitoyable, cet égoïsme tragique qui veillent dans certains cœurs, mais que notre civilisation empêche le plus souvent de se développer. Mais il y a un abîme entre une théorie et un récit. Le livre de Gide n'est qu'un récit ; il ne fait pas l'apologie du sentiment qu'il raconte, il ne cherche pas à le systématiser, à "l'ériger en loi universelle". Mais par là-même il prend une portée à laquelle aucun ouvrage de Nietzsche à mon avis ne peut prétendre. L'affirmation peut paraître paradoxale. Mais, si l'on réfléchit, n'est-il pas infiniment plus émouvant, plus ébranlant d'assister directement au développement d'une passion, d'en suivre chez une personne vivante, ou comme vivante, l'écllosion, que d'en entendre parler avec enthousiasme par un professeur et de la voir recommandée en aphorismes, si profonds soient-ils, du haut d'une chaire ? L'exemple de Michel est plus terrible à mon sens, et, il faut même le dire, plus pernicieux que toute la *Volonté de Puissance* augmentée de *Par delà le Bien et le Mal* et du *Gai Savoir*.

Bien que *L'Immoraliste* soit peut-être l'ouvrage le plus significatif d'André Gide, je ne voudrais pas vous laisser sur l'impression qu'il a pu vous donner, ni vous permettre de croire que l'œuvre entière de Gide soit d'un caractère aussi redoutable que ce redoutable roman. Ce serait une espèce de trahison envers son auteur que de le laisser sans son pendant naturel, qui est *La Porte étroite*. Ces deux livres sont, au moins en apparence, aussi différents que possible l'un de l'autre. Mais ils se font équilibre, ils se rattrapent pour ainsi dire l'un l'autre, et l'on ne peut avoir une

idée un peu complète de Gide qu'en les considérant l'un en face de l'autre. Je ne sais même pas s'il n'y a pas eu chez Gide une confuse intention de compenser l'un par l'autre. En tout cas il a construit *La Porte étroite*, comme délibérément, tout à fait sur les confins de lui-même ; *L'Immoraliste* était le centre naturel de son âme, formé par ses pensées les plus profondes, les plus sincères ; il semble, dans *La Porte étroite*, avoir voulu créer un centre artificiel, qui fût équilibre au premier. Pour l'obtenir, il a rusé avec son âme, il l'a masquée, déguisée, camouflée ; ou pour employer une autre métaphore, il l'a filée comme du verre aussi loin, aussi fin que possible, jusqu'à en faire quelque chose qu'on ne reconnût pas. *La Porte étroite*, en effet, c'est le drame de la sainteté. Si elle devait nous faire penser à quelque chose, ce serait à *Polyeucte*. C'est l'histoire de deux jeunes gens qui s'aiment depuis leur enfance, qui sont fiancés et que rien n'empêche de se marier, sinon le dessein qu'a conçu la jeune fille de sacrifier leur bonheur à quelque chose de secret et de sublime, à leur propre perfection ; pour mieux élever son ami vers Dieu, Alissa entreprend de le détacher d'elle ; et malgré sa résistance, elle y met tant de patience et de ruse, qu'elle finit par y réussir. Mais cet effort est si déchirant qu'elle en meurt. Et Jérôme apprend par le journal qu'elle a laissé, avec le secret de sa dissimulation, les angoisses qu'elle lui a coûtées et les doutes de son agonie.

Vous le voyez, ce sont des sentiments en apparence diamétralement opposés à ceux de *L'Immoraliste* que Gide a voulu analyser dans ce roman. Pourtant je crois y retrouver tout simplement une autre forme de cet instinct d'indépendance à tout prix, de dégagement et de solitude, qui était la passion principale de Michel. Michel et Alissa n'obéissent-ils pas l'un et l'autre à un certain besoin de n'être pas pris, de n'être pas enrôlés, qui est plus fort que leur devoir, plus fort que leur amour le plus évident ? Ils ne peuvent pas se laisser encadrer ; ils sont l'un et l'autre trop complets intérieurement pour accepter la place qui leur est faite. Ce sont tous les deux des "monades" que leur propre secrète perfection, que

leur achèvement même empêche de s'agencer avec le reste du monde.

Quoi qu'il en soit, même s'ils sont issus d'une même veine, les deux livres prouvent combien celle-ci est susceptible de diversité. Le talent de Gide est d'une plasticité presque infinie ; il peut le conduire, sans le rompre, dans des directions presque opposées, il peut en faire tout ce qu'il veut.

Ce serait peut-être même là le danger le plus grave auquel il soit exposé. Oui, Gide doit craindre sa souplesse ; car il ne lui vient aucune idée qui grâce à elle ne soit réalisable.

Il l'a bien montré dans *Les Caves du Vatican*. Il y a peu d'œuvres, je crois, dans notre littérature, qui soient nées d'un dessein aussi gratuit et dont les détails soient réglés avec un plus amusant arbitraire. Et cela pourrait être considéré comme un grave défaut, si le sujet n'en était justement l'apologie de la gratuité et de l'arbitraire. Ce n'est pas artificiellement que Gide a placé les *Caves* dans le prolongement de *Paludes* et du *Prométhée*. Avec une mise en scène d'apparence plus objective, elles disent la même chose que ces deux anciennes sottes : savoir que l'homme peut ce qu'il veut, que les événements ne reçoivent jamais que de son caprice une tournure originale ; et elles caressent en secret un même idéal : celui de la parfaite liberté intérieure. Lafcadio ne recueille si visiblement les sympathies de l'auteur qu'à cause de cette distance où il sait se maintenir de tout servage, et même de toute passion.

L'originalité du livre est dans le fait que tout y est choix et décret de l'auteur ; une continuelle contingence le conduit. Et tout en gardant les dehors d'une œuvre objective et racontée, il n'avance en réalité qu'à coups d'ukases charmants ou bizarres que l'auteur lance sur le possible.

Mais j'ai hâte d'arriver à *La Symphonie Pastorale*, qui est le dernier roman que Gide ait publié en librairie. C'est l'histoire d'un pasteur du Jura qui recueille une enfant aveugle et quasi-idiote, qui l'instruit, éveille l'intelligence merveilleuse qui se tenait cachée en elle, et peu à peu s'éprend de l'être nouveau dont

il favorise l'éclosion. La façon dont, pour protéger les chances de son amour, il évite instinctivement d'avertir Gertrude du mal et du péché, et toutes les cruelles et terribles conséquences qui en résultent, quand, sortant de sa cécité, la jeune fille sort en même temps de son ignorance, tout cela est indiqué avec une délicatesse de touche que je trouve incomparable. Et j'admire aussi beaucoup, je vous l'avoue, la façon dont Gide a su nous faire décrire par son personnage lui-même un sentiment dont il n'a nulle conscience claire : il y a là un tour de force d'exposition psychologique qui me paraît extrêmement bien réussi.

La question se pose cependant pour nous de savoir quelle place peut bien occuper *La Symphonie Pastorale* dans l'œuvre de Gide et ce qu'elle peut contenir de ses préoccupations, et de son âme. J'ai entendu reprocher à Gide d'avoir voulu y faire une sorte de caricature du protestantisme ; et il faut bien avouer que les apparences sont dans ce sens.

Pourtant rien, — je le tiens de Gide lui-même — rien n'était plus loin de ses intentions. Il dit volontiers que *La Symphonie Pastorale* s'est trouvée par une sorte de hasard exprimer presque exactement le contraire de ce que nourrissaient son esprit et son cœur. Et en effet quand on recueille, comme je peux faire, ses pensées habituelles sur l'Évangile, on constate qu'elles sont très voisines de celles que le pasteur développe dans son journal et applique dans l'éducation de sa pupille. Il semble bien en effet que ce soit par accident que le dénouement de *La Symphonie Pastorale* est venu infirmer les principes de Gide et de son héros.

Qu'un tel accident soit possible, dans l'œuvre d'un écrivain, qu'un livre, qui pourtant ne tient son existence que de lui, puisse arriver à vouloir dire le contraire de ce que son auteur pense, et à préconiser l'inverse de ce qu'il chérit, cela vous étonnera sans doute. Ce n'est pourtant pas étonnant, quand il s'agit de Gide, tout au moins. En effet, les idées sont dans son cerveau à l'état pour ainsi dire instable : l'effort de la création artistique ou mieux romanesque peut communiquer tout à coup à certaines une réa-

lité, un poids que lui-même ne prévoyait pas, ne ressentait pas ; elles peuvent être soutenues tout à coup et, si j'ose dire, promues par la logique des événements racontés, alors que la logique de l'esprit les eût condamnées et refoulées.

D'après Gide — c'est une idée qu'il a développée dans ses conférences sur Dostoïevsky — le véritable romancier ne doit pas avoir de conceptions qui soient indépendantes des personnages qu'il charge de les manifester ; toutes naissent, vivent et meurent avec le personnage auquel il les confie ; elles subissent toutes ses aventures et triomphent ou périssent avec lui. Il dirait volontiers, je crois, que si l'interprétation de l'Évangile que professe son pasteur sombre dans une aussi misérable catastrophe, c'est uniquement que son personnage n'était pas de taille à la faire triompher. Gide a voulu le peindre médiocre ; il est tout naturel que son succès reste médiocre, ou nul.

Par l'esquisse que je viens de vous tracer, l'évolution de Gide comme écrivain, comme romancier, se trouve imparfaitement sans doute, mais tout de même, je voudrais l'espérer, assez nettement décrite et caractérisée. Mais à côté de l'écrivain, ou plutôt intérieurement à l'écrivain, il y a aussi chez Gide un critique. Un critique, ou plutôt un amateur d'idées, infiniment délicat, et qui sait les palper, les apprécier, recommander les meilleures. Ses deux livres de critique : les *Prétextes* et les *Nouveaux Prétextes*, qu'un troisième intitulé *Incidences* va bientôt venir compléter et auxquels il faut ajouter son récent ouvrage sur Dostoïevsky, contiennent les réflexions les plus fines sur les sujets les plus divers de littérature, de morale et même de politique.

Nous ne pouvons pas nous engager, à la suite de Gide, dans tous les problèmes qu'il a abordés. Mais lui-même, dans son recueil de *Morceaux choisis*, que je me permets de vous recommander, si vous voulez vous faire une idée d'ensemble de son oeuvre, lui-même a pris l'initiative d'un classement de ses articles sous deux ou trois titres généraux. "Nationalisme et Nationalité" est intitulée la première partie ; "Art, morale et littérature" s'appelle la se-

conde. Et cette division correspond en effet à deux ordres de préoccupations essentielles chez lui.

Sur la question, si grave, dont la gravité va toujours croissant, du nationalisme, Gide a pris une attitude extrêmement courageuse et, malgré sa subtilité, d'une importance considérable pour l'édification des esprits que le mal nationaliste n'a pas encore complètement pervertis.

Dès la publication des *Déracinés* de Maurice Barrès, c'est-à-dire en décembre 1897, Gide protestait contre l'idée qu'une plante n'attainait à sa plus grande fécondité qu'en s'enracinant de plus en plus profondément au lieu même où elle a poussé. S'adressant à Barrès, il écrivait :

Votre affirmation trop constante nous fait désirer contredire, affirmer ceci : Le déracinement peut être une école de vertu. C'est seulement lors d'un sensible apport de nouveauté extérieure qu'un organisme, pour en moins souffrir, est amené à inventer une modification propre permettant une adaptation plus sûre. Faute d'être appelées par de l'étrange, les plus rares vertus pourront rester latentes, irrévélées pour l'être même qui les possède, n'être pour lui que cause de vagues inquiétudes, germe d'anarchie.

Vous voyez, je pense, tout ce qui était impliqué dans ce passage. En face d'une doctrine qui tendait à enfermer l'individu dans les étroites limites de la race, qui voulait le contraindre à ne vivre, si j'ose dire, que "de sa terre et de ses morts", Gide affirmait au contraire la nécessité, pour son plein développement, d'une transplantation, d'un appel exercé sur ses forces latentes, sur ses vertus inconscientes par "l'étrange" ou l'étranger.

Vous savez, par ce que je vous ai raconté de sa vie, combien cette influence de l'étrange fut importante sur lui-même. Les terres, les peuples aussi bien que les littératures étrangères entrèrent en jeu, dès sa prime jeunesse, pour desserrer ce qu'il pouvait y avoir de contracté dans son esprit, ou dans son âme, et pour le faire fleurir.

Mais ce qui est important, c'est la généralisation qu'il a

faite de cette expérience, et la façon dont il nous en a fait profiter : toujours dans le même article que je citais tout à l'heure et toujours s'adressant à Barrès, il écrivait :

J'ai pris le parti de voyager. En ayant éprouvé beaucoup d'agrément (pour employer une de vos exquises expressions de jadis) et surtout même, j'ose la croire, quelque profit, je me suis permis de conseiller aux autres le voyage ; il en est qui n'avaient jamais navigué et qui m'ont rejoint sur des terres assez lointaines ; il en est que j'ai mis en wagon ; il en est que j'ai accompagnés.

Gide est ainsi devenu, pour nous Français, qui avions une si forte tendance à nous contenter de nous-mêmes et de notre fonds, un excitateur au dépaysement et au déplacement. Et j'emploie ici exprès des mots plus généraux que : voyage. Car ce que Gide nous a enseigné, ce n'est pas seulement à prendre le bateau ou le train, c'est à épouser d'autres points de vue que ceux qui nous sont naturels, à penser un moment avec la pensée de ceux qui sont le plus loin de nous.

Cet enseignement, si enseignement il y a, a pris une valeur toute particulière depuis la guerre. Il est certain que la guerre a renforcé toutes les nations — mais la France spécialement — dans une sorte de complaisance en soi, dans une vue partielle et simpliste de leur mission et de leur droit, qui représentent, pour la liberté de l'intelligence, un danger qu'on ne saurait exagérer. Cette complaisance en soi et cette partialité ont été combattues violemment, sans doute, dans tous les pays, et aussi en France par les pacifistes et par les internationalistes. Mais ceux-ci tombaient à leur tour dans une autre erreur qui était de n'admettre aucune différence entre les races et d'ignorer combien spécifiques sont les génies des divers peuples. Ils préconisaient ouvertement ou implicitement une "dénationalisation de l'intelligence".

Gide a su avec un tact merveilleux maintenir l'équilibre entre ces deux tendances également néfastes. "L'étrange", dirons-nous, analysant sa pensée et reprenant son expérience, doit rester l'é-

trange ; il n'y a aucun intérêt, aucun avantage à supprimer ou à masquer ce que les autres esprits, les autres peuples peuvent avoir pour nous de surprenant, de merveilleux, au sens propre, et même de déconcertant. Pourquoi vouloir enlever tout mystère du monde intellectuel ? Pourquoi vouloir imposer un uniforme à toutes les intelligences ? Pourquoi vouloir contraindre leurs mouvements spontanés, les plus essentiels, les plus profonds ?

Mais ce qu'il faut éviter à tout prix c'est de communiquer à sa propre originalité d'esprit une valeur mystique, c'est de croire qu'elle est la seule valable, la seule qui soit en accord avec la civilisation et l'humanité, c'est surtout de vouloir la définir irrémédiablement, de la systématiser, de s'en faire une idée définitive.

Car, ce qu'il y a de curieux, c'est que le nationalisme intellectuel non seulement écarte avec impatience tous les apports étrangers, mais encore refuse toutes les formes nouvelles, imprévues, que peut prendre le génie national. Gide a combattu ce double exclusivisme, il a revendiqué sans cesse en faveur de "l'étrange", non seulement extérieur, mais intérieur aussi, j'entends intérieur à notre race. Je ne puis me retenir de vous lire ici une page, qu'il a écrite en 1905, et que je trouve rayonnante de bon sens. Gide se suppose en conversation avec un interviewer imaginaire, par lequel il se fait interrompre pour mieux préciser sa pensée. C'est Gide d'abord qui parle :

Eh ! parbleu oui ! Tout était dit, depuis les sept mille ans qu'il y avait des hommes, "et qui pensent" — mais depuis les gouffres d'années qu'il y avait des brutes et qui ne pensent pas — qui n'avaient pas encore pensé, que de choses restaient à dire ! Car nous avons d'autres cousins : Les Barbares, — qui s'efforçaient enfin vers la parole, qui commençaient à peine à parler. Quand on ne craignit plus de se salir, on leur tendit la main, à ces cousins germains. Pour l'oser, peut-être fallait-il ne pas avoir soi-même les mains trop propres. Les gouffats du XVIII^e siècle s'entendirent fort bien à cela. Ce furent nos premières "mauvaises fréquentations"

tions"... Depuis, nous en avons eu d'autres !

— ... Qui, lentement, nous firent perdre le sens, si patiemment et sagement élaboré, de la dignité, de la netteté, de la spécialité de notre race. C'est bien là ce que certains esprits perspicaces déplorent aujourd'hui.

— Je ne puis le déplorer avec eux. Où vous vous obstinez à ne voir qu'une perte, je m'obstine à voir un acquis. Je ne suis point ici pour vous apprendre que ce que vous appelez "notre race" est quelque chose d'assez mêlé. C'est là ce qui valut à l'esprit français sa souplesse, son aventure et sa curiosité ; il se sent ce qu'était la France : un lieu de rendez-vous, un carrefour. Quoi d'étonnant si, des divers éléments qui nous composent, l'élément latin, le seul ayant déjà parlé, se reconnût d'abord, se ressaisît, prit d'abord conscience de soi et, à l'aide de ce qu'il avait déjà dit dans d'autres temps et d'autres lieux, put reprendre bientôt et presque aisément la parole. Les seules choses difficiles à dire sont celles qu'on n'a pas encore dites. Mais, pour l'amour de nous, ne limitez pas à ce qu'elle a déjà dit notre France ; pour être moins latin, ne croyez pas que ce qui lui reste à dire soit moins français.

A parler franc, monsieur, je crois le génie profond de notre race très différent de ce que divers critiques superficiels ont accoutumé d'appeler "l'esprit français", et qui n'est la plupart du temps qu'une manière de vernis lustrant de banales pensées. Tout au plus est-ce là l'esprit public. Si peu publics qu'aient été Laforgue, Rimbaud, Mallarmé, je les crois aussi parfaitement français qu'on prétend que le sont aujourd'hui Lavedan, Donnay et Rostand. L'a-priorisme et le désintéressement, ou, si vous préférez, la gratuité des premiers, me paraissent être même des qualités plus essentiellement françaises encore que toutes autres, plus inimaginables en quelque autre pays que ce soit.

Prétendrons-nous moins français Maurice Barrès, pour présenter des qualités en apparence espagnoles ? Ces parfums, cette morbidesse, cet amour de l'amour avoisinant l'amour, ce rythme si rompu,

cette allure un peu capitans, cette belle cambrure d'abord puis brusquement ces abandons, ce sourire seulement des lèvres, ces ombres à la Zurbaran, ces langueurs à la Murillo... Irons-nous l'aimer moins lorsqu'il parle de Tolède, de Venise ou de Vladikavkas, et trouve à les chanter ses plus mélodieux accents ? — Nous paraîtra-t-il soudain plus français lorsqu'il parle de la Lorraine ? — Il n'est pas malaisé de reconnaître pour français un Boylesve, un Régnier, un France ; mais il faut accepter que l'est aussi bien un Claudel, et d'une plus importante façon, parce que d'une façon plus nouvelle. Non, le génie français s'informe et s'enrichit et se précise chaque jour. Si nous pouvions dès aujourd'hui dire : Voilà ce qu'il est, et pas plus, hélas ! ce serait dire du même coup : Il a vécu. (1)

Pour achever le tableau de la pensée de Gide, il faudrait que je puisse analyser maintenant ses idées sur les rapports de l'art et de la morale et sur le classicisme. Malheureusement le temps passe plus vite que je ne souhaiterais et me voici condamné à ne vous en offrir qu'un résumé très sommaire : Gide pense que l'art, loin d'être fonction de la sincérité, est au contraire un certain vêtement harmonieux et trompeur que l'artiste impose à son désordre intérieur. Il n'hésite pas à prononcer le mot d'hypocrisie, en lui retirant d'ailleurs son sens péjoratif et donc en le rapprochant de son sens grec : vous savez que chez les Grecs, hypocrite voulait dire seulement : acteur. Le classicisme, selon Gide, c'est essentiellement la modération que l'artiste impose par ses mots à ses sentiments :

Il importe de considérer que la lutte entre classicisme et romantisme existe aussi bien à l'intérieur de chaque esprit. Et c'est de cette lutte même que doit naître l'œuvre ; l'œuvre d'art classique raconte le triomphe de l'ordre et de la mesure sur le romantisme intérieur. L'œuvre est d'autant plus belle que la chose soumise était d'abord plus révoltée. Si la matière est soumise par a-

(1) *Morceaux choisis*, p. 35.

vanche, l'œuvre est froide et sans intérêt. Le véritable classicisme ne comporte rien de restrictif ni de suppressif ; il n'est point tant conservateur que créateur ; il se détourne de l'archaïsme et se refuse à croire que tout a déjà été dit.

J'ajoute que ne devient pas classique qui veut ; et que les vrais classiques sont ceux qui le sont malgré eux, ceux qui le sont sans le savoir. (1)

C'est là une idée très importante et qu'il faut avoir sans cesse devant les yeux pour bien comprendre l'œuvre même de Gide et pour bien sentir, sous l'élégance et le charme de son apparence, ses redoutables profondeurs.

Mais à peine si-je prononcé ce mot de *profondeur* que je le sens impropre. Ce n'est pas que Gide ne soit descendu dans les secrets les plus intimes de l'âme humaine. Mais le mot ne convient pas à la forme de son esprit. Non, il est inexact de parler de la profondeur de cet esprit, parce que c'est lui supposer du même coup des racines, un attachement à certaines idées, une persistance dont il manque complètement.

Aussi bien est-il impossible de faire de Gide une étude vraiment complète, sans essayer de saisir, au delà de son œuvre, le démon qui la lui a inspirée, sans essayer un portrait de justement cet étrange esprit. C'est ce que je vous demande la permission de faire avant de nous séparer.

Ce qui rend Gide si difficile, si compliqué, c'est peut-être, plutôt que sa profondeur, son extrême pondération. C'est à force qu'il est équilibré qu'il peut surprendre. Si j'ose dire, il pousse l'équilibre un peu trop loin. Je me rappelle l'avoir trouvé, un jour que j'allais lui rendre visite, sans un profond ravissement :

"Savez-vous, me dit-il, ce que m'écrit Claudel ? Il prétend que je suis un esprit sans pente."

Cette définition semblait lui donner une joie infinie. Et en effet je dus convenir qu'elle était merveilleusement juste. Dans

(1) *Morceaux choisis*, p. 153.

cet esprit, toute idée qui se présente est d'abord sur le même plan que toutes les autres, elle ne trouve rien qui s'oppose à elle en principe, rien qui la diminue, qui la rabaisse ; elle pourra ensuite par la réflexion être mise à une place légèrement inférieure ; mais spontanément elle a la même valeur que toutes les autres. Aucune par suite n'est jamais capable de faire basculer les autres. Aucune ne creusera jamais de lit, où les autres soient précipitées à sa suite. Partant aucun relief ne se formera jamais dans cet esprit, où tout restera réglé par le principe d'une minutieuse équivalence.

Il en résulte qu'il est incapable non pas tout à fait de juger, mais en tout cas de trancher. Et d'ailleurs il n'aime pas à le faire, il sent très bien que ce n'est pas dans ses attributions. Il écrit dans la préface de *L'Immoraliste* :

Je n'ai voulu faire en ce livre non plus acte d'accusation qu'apologie et je me suis gardé de juger. Mais le public ne pardonne plus aujourd'hui que l'auteur, après l'action qu'il peint, ne se déclare pas pour ou contre ; bien plus, au cours même du drame on voudrait qu'il prît parti, qu'il se prononçât nettement, soit pour Alceste, soit pour Philinte, pour Hamlet ou pour Ophélie, pour Faust ou pour Marguerite, pour Adam ou pour Jéhovah. Je ne prétends pas, certes, que la neutralité (j'allais dire l'indécision) soit signe sûr d'un grand esprit ; mais je crois que maints grands esprits ont beaucoup répugné à conclure et que bien poser un problème n'est pas le supposer d'avance résolu.

Et dans *Prétextes* :

Que l'artiste laisse à d'autres les "convictions". Elles lui coûtent trop cher et elles le déforment trop. L'artiste n'est ni d'un camp, ni de l'autre ; il est à tout point de conflit.

En face des idées, il est comme un miroir infiniment sensible et pour ainsi dire actif ; il les attend, il les surprend dès qu'elles paraissent, il élucide en les recueillant leurs rapports, il organise leur complexité. Je ne connais pas d'esprit qui sache être fidèle à autant de choses à la fois. Il ne faut pas lui deman-

der de faire un choix entre elles. C'est bien assez qu'il leur suffise. Ou en tous cas le choix qu'il fera sera tout proche, tout immédiat, aussi fragilement motivé que possible, et jamais n'impliquera le rejet formel de l'élément refusé. Il est le *témoin* le plus subtil et si l'on peut dire le plus nombreux qui ait jamais paru.

Cette égale susceptibilité de Gide à toutes les idées, si nous passons dans le domaine affectif, a son équivalent dans une sensibilité inouïe à toutes les influences. Et non pas sensibilité passive seulement. La matière de cet esprit est de fabrique si précieuse qu'elle pompe spontanément tous les sucs. Rien ne vient en contact avec elle, qui ne soit tout de suite absorbé, sucé, digéré. Ce n'est pas sans raison que Gide a écrit une apologie de l'influence, où il prétend que ce sont les esprits les plus vigoureux, qui subissent le plus et qui craignent le moins de subir. Outre sa vérité générale, cette thèse a une vérité individuelle ; elle traduit à merveille le tempérament de son auteur, et cette faculté qu'a son cerveau de "pomper", si l'on peut dire, à distance, les idées, les sentiments où que ce soit manifestés, les sensations où que ce soit perceptibles. Nulle part la perméabilité presque infinie de Gide ne s'exprime aussi éloquemment que dans *Les Nourritures Terrestres*. Qu'est ce livre après tout, sinon l'énumération de tout ce que le monde offre d'impressions possibles, sinon le menu, écrit avec gourmandise, de toutes les nourritures qu'on y peut goûter ? On y voit un esprit fait pour l'absorption, bien plus que pour la production, un esprit qui garde tout pour lui, et dont la fonction principale est d'être universellement accessible, un esprit organisé pour une sorte d'égoïsme transcendant.

Et cependant ce serait mal se le représenter que de le croire dans une communion profonde, essentielle, effective avec la nature. On aurait tort de l'imaginer tout perdu dans ce qu'il goûte, dissous entre ses sensations. C'est le contraire qui est vrai. Justement parce qu'il veut tout prendre de l'univers, il est obligé de n'en prendre rien. Pour suffire à tout, il faut ne se donner à rien. Et en effet, en même temps qu'à sentir, Gide est occupé à se

reprandre. Le mouvement de son esprit est double, et ce n'en est pas la seconde partie qui est la moins essentielle. Nous touchons même peut-être ici au trait fondamental de son caractère : une indépendance presque malade, une impropriété absolue à faire partie de quoi que ce soit, une répugnance native à se laisser impliquer dans aucune affaire. Gide est dominé, si j'ose dire, par la peur de se laisser pincer. De tout ce qui peut lui arriver, il songe d'abord à se tirer. Ce qui lui importe avant tout, c'est d'en sortir bien intact et avec tous ses membres. La participation est pour lui la forme de vie la plus intolérable qui se puisse imaginer.

J'ai parlé tout à l'heure, à propos de sa passion pour les voyages, de sa légèreté. Et en effet, voilà peut-être le dernier mot sur son caractère. Gide est léger : je ne veux pas dire frivole, inconstant, capricieux ; je prends le mot dans son sens physique. Gide ne pèse pas. Il est à la surface de la vie comme du liège ; le plus impossible pour lui, c'est de plonger, c'est de se noyer ; jeter l'ancre, pousser des racines : voilà à quoi il ne saurait réussir jamais. Il faut chercher dans *L'Immoraliste* l'expression la plus tragique de cette terrible impuissance à s'immerger, à se fixer. Gide est trop intelligent, trop humain pour ne pas comprendre ce que la vie implique d'attachements ; il ressent même quelque chose de ceux qu'il doit avoir, mais il ne peut aller au bout d'aucun, il ne peut faire qu'aucun soit plus fort que lui, plus fort que son indomptable légèreté. Le véritable conflit dans *L'Immoraliste* est entre la parfaite compréhension qu'a Michel de la place que son amour lui assigne auprès de Marceline et l'impossibilité où il est d'y rester. Il a beau l'aimer ; l'indiscipline qui monte des régions les plus secrètes de son cœur, l'emporte et le jette à la dérive. Il sait qu'elle meurt, et pourtant il s'en va. S'en aller : voilà la passion la plus forte qu'il connaisse, son plus irrésistible entraînement. Échapper, ne pas être là, ne pas en être : voilà les mobiles les plus puissants de sa conduite, ceux que par aucun effort il ne peut contraindre ni neutraliser.

Mais, me dira-t-on, c'est un fort détestable personnage que

vous nous peignez là. En quoi un tel esprit peut-il être intéressant ? A quoi peut-il servir ? Quelle est donc son utilité ?

A parler franchement, je crois que si nous posions à Gide lui-même cette dernière question, il nous accueillerait avec sourire et se passerait assez gaiement d'être utile : *L'œuvre d'art doit trouver en soi sa suffisance, sa fin et sa raison parfaite*, écrit-il. Il n'a jamais voulu *sérieusement* instruire personne. L'envie de réformer est chez lui, je crois, au degré le plus faible où on puisse la rencontrer chez l'homme.

Mais prenant sa défense malgré lui, je dirai (entre autres choses, car il y en a beaucoup à dire ; et je n'aurais pas fini de longtemps si je voulais expliquer en détail toutes les raisons de mon admiration et même de ma reconnaissance pour Gide), je dirai :

Il est au contraire extrêmement important qu'il y ait ainsi dans une littérature, et plus généralement dans un milieu intellectuel donné, quelques esprits, ou même un esprit seulement, qui puisse se déplacer, qui, parfaitement dégagé, puisse aller et venir, recueillir et comprendre, percevoir et assimiler ; et qui pareil à une abeille sans ruche fasse son miel de toutes les fleurs à la fois. Il est extrêmement utile qu'il y ait ainsi un esprit inutile, qu'aucune besogne déterminée n'absorbe ni ne déforme, et qui reste disponible pour établir les relations pour ainsi dire latérales entre les créateurs. Gide est un merveilleux agent de liaison ; s'il ne crée pas à proprement parler, il empêche par son inlassable activité que rien se perde ; il confond les germes ; il met dans la production de son temps ce trouble léger et savamment calculé, qui est indispensable pour que les éléments s'en agrègent et que se produise une intégration véritable.

Et que dis-je, qu'il ne crée pas ? Ce n'est pas un Balzac, ce n'est pas un Dickens. Je ne crois pas qu'on voie jamais une procession de personnages sortir de son sein et se répandre sur les routes de la littérature universelle.

Mais il est un personnage, au moins, auquel il a donné naissance, qu'il a formé de sa propre substance, qu'on n'avait jamais

vu paraître avant lui dans aucun livre et qui vague maintenant dangereusement par le monde. Comment le définir, quand tous ses traits ne sont que fuite et quand son sourire n'est que le détour qui nous le déroba ? Ne voyez-vous pas pourtant de *Paludes* à *Ménalque*, et de Michel à *Lafcadio*, une étrange figure, qui déborde chacun de ces individus, se dessiner ? La figure du solitaire qui rit, de l'homme qui n'a besoin de personne, à qui sa propre vie fournit tout l'aliment dont il a besoin. L'être "sans parent ni cour, plus noble que la fable" (1), qui glisse à la surface de la société sans prendre même la peine d'exprimer toute l'indifférence qu'il sent pour elle. L'hédoniste impénitent, sans autre occupation qu'une certaine hilarité.

Où encore l'homme à qui il n'arrive pas malheur. Car ce qu'il y a peut-être de plus effrayant chez Gide, c'est sa chance, et de plus inquiétant dans son œuvre, c'est à quel point elle est privée de catastrophe. Rien n'y casse, tout y est aimanté par le bonheur. On peut s'accrocher à cet "hippogrieffe puissant", se laisser emporter par lui avec la plus redoutable sécurité.

Gide est un grand inventeur ; il a trouvé la porte par où s'évader de l'humanité, par où rejoindre Dieu sait quoi. "Au delà des conflits, au delà du partage et de la dure angoisse à plusieurs" : tel pourrait être le sous-titre de tout son œuvre. "Veuille ne me pas toucher", semble-t-il dire, je ne te ferai ni bien ni mal ; je te comprends ; si tu souffres, toute ma sympathie ; mais comme compagnon, je ne te prendrai que si tu t'envoles...

loin des remords, des crimes, des douleurs (2).

La fin de la carrière de Gide fait l'objet de ma plus sincère curiosité :

Il faut que je sache, s'il doit remonter à un ciel, que je voie un peu l'assomption de mon petit ami. (3)

(1) Rimbaud.

(2) Baudelaire.

(3) Rimbaud.

L'ÉTRANGE ALLEMAND DE 1904

par

BASIL D. KINGSTONE

Les lecteurs du *Bulletin* seront peut-être curieux de savoir ce qu'est devenu Felix-Paul Greve, un des principaux traducteurs de Gide en allemand, qui est d'ailleurs ce jeune homme effrayant que l'écrivain a rencontré en juin 1904, réunion qu'il a rappelée quinze ans plus tard dans sa "Conversation avec un Allemand quelques années avant la guerre".¹ Un livre fort intéressant a paru sur lui au Canada, dû au Professeur Douglas O. Spettigue, de Queen's University à Kingston (Ontario).²

Il a pu établir que Greve est né en 1879 à Radommo en Prusse (aujourd'hui en Pologne), puis a été élevé à Hambourg. Ses parents étaient d'origine paysanne mecklebourgeoise ; son père, conducteur de tramway, voulait se croire plus distingué et vivait au dessus de ses revenus — habitude dont Felix semble avoir hérité. Le garçon a fait d'excellentes études secondaires, et il ne paraît pas que le fait d'être un pauvre parmi des élèves riches l'ait affecté. A l'Université de Bonn, pourtant, il a commencé à mener une vie extravagante ; il voulait être riche, il voulait être poète ; il a quitté l'Université pour se lancer dans le monde littéraire.

Malheureusement, il n'a fait que des erreurs. D'abord, il a voulu entrer en même temps chez les Néo-Romantiques (le groupe de Stefan George) et chez les Impressionnistes (le groupe de l'Insel) mais les deux groupes se détestaient, et l'Insel l'a rejeté. On aurait bien voulu le lancer comme critique — Greve était un poète médiocre — mais il n'a jamais assez produit pour remplir un numéro

des *Blätter für die Kunst*. C'est qu'il voulait s'enrichir en faisant des traductions. Autre erreur, et double : d'abord il dissipait ainsi ses dons de critique ; ensuite les traducteurs ne manquaient pas, son travail forcé était mal payé, la qualité de son travail souffrait de cette hâte, et ses rivaux, surtout Franz Blei, attaquaient impitoyablement le jeune homme désespéré et souvent malade. De plus, il avait pris une maîtresse, la femme d'un architecte berlinois.

Le nombre de ses traductions est pourtant remarquable. Parmi les auteurs anglais, on peut citer Browning, beaucoup de Wilde et de Pater, les lettres d'amour d'Elisabeth Barrett Browning, Dickens, Meredith, plus tard Swift et H.G. Wells. Du français, outre les quatre ouvrages de Gide — *Paludes*, *Saül*, *L'Immoraliste* et *La Porte étroite*³ — il a traduit quelques volumes de Balzac, des lettres de Flaubert, *Oll Blas* de Lasage. A tout cela, ajoutons *Don Quichotte* et une version des *Mille et une Nuits* qui est toujours celle qu'on préfère en Allemagne.

De quoi vivait donc cet extravagant qui voulait s'acheter l'amitié des écrivains en les fêtant ? Surtout de prêts, que lui consentait constamment un ami riche qu'il avait connu à Bonn, Herman Kilian. Prêts obtenus d'ailleurs par toutes sortes de mensonges, sinon par chantage. A la fin, cet ami crédule, excédé, a fait arrêter Greve pour fraude.

C'est en sortant de prison, une année plus tard, qu'il est allé voir Gide. Entrevue curieuse, entre un Greve interdit par la nervosité et un Gide méfiant, craignant la tape. Et il y a une note trouble dans cette scène. Quand Felix dit qu'il sort de prison, Gide lui prend la main. Ce contact n'est pas renouvelé, pourtant, et plus tard l'Allemand lui prend le bras, comme un maladroit qui voudrait se faire aimer. Brachfeld semble d'ailleurs suggérer que Gide a rencontré Greve "in the quest for his clandestine pleasure".⁴ On est donc très enclin à accepter l'hypothèse de M. Spettigue que Greve, qui n'était nullement homosexuel, voulait pourtant se faire aimer de Gide pour bénéficier de sa protection. Tout ce qu'il lui a

dit de son enfance et de ses idées concourait à établir une ressemblance entre eux. Au demeurant, il admirait sincèrement Gide, l'apparentant non sans raison à Stefan George et à Wilde ; il avait essayé de modeler sa manière de vivre sur ce dernier.

Se sentant rejeté par Gide, Greve a repris sa vie de traducteur, auprès de sa maîtresse. Il a écrit également deux ou trois romans. Mais la perspective d'une vie de labeur incessant pour payer des dettes interminables l'a de nouveau réduit au désespoir. En 1909, muni d'un prêt de l'éditeur Kippenberg, il a pris le bateau pour la Suède en laissant entendre qu'il allait se jeter à l'eau. Et en effet, il disparut — mais était-il mort ? Mystère que vient enfin éclaircir l'étude de M. Spettigue.

En 1912, un chômeur qui se nommait Frederick Philip Grove obtenait un poste d'instituteur dans une école rurale du Manitoba. L'enseignement lui fournit son pain pendant plusieurs années, mais il se faisait de plus en plus connaître comme écrivain. Mort en 1948, il occupe aujourd'hui un rang important dans l'histoire littéraire canadienne. Il reste pourtant une figure mystérieuse. Son autobiographie⁵, ses autres déclarations quant à ses origines, et les détails de ses romans évidemment puisés dans sa propre vie, sont truqués et se contredisent. C'est le grand mérite du livre du Professeur Spettigue que de prouver que Felix-Paul Greve et Frederick Philip Grove sont une seule et même personne. Les faits qu'il rassemble : identité de thèmes dans les romans de l'Allemand et du Canadien, même volonté d'interpréter les grands mouvements de son époque, transposition dans l'espace et dans le temps d'événements de la vie de Greve et de sa famille..., semblent bien irrécusables. Nous pouvons tous être reconnaissants envers M. Spettigue pour son travail de détective.

B. D. K.

1. Publiée comme "Journal sans dates" dans *La N.R.F.* d'août 1919 et recueillie en 1924 dans *Incidences*. Gide y désigne son interlocuteur par les initiales "B. R.", mais le manuscrit de ce texte (Coll. M^{me} Catherine Gide) porte en clair le nom de Felix-Paul Greve.

2. Douglas O. SPETTIGUE, *F P G : The European Years*. S.l. : Oberon Press, 1973. 1 vol. rel., 22x14 cm, 254 p., \$ 11.95.

3. *Saul* (Berlin : Reiss, 1909), *Paludes* (Minden : Bruns, 1905), *Der Immoralist* (Minden : Bruns, 1905), *Die enge Pforte* (Berlin : Reiss, 1909). Le titre de *Paludes* est traduit : *Die Sümpfe*.

4. Georges I. BRACHFELD, *André Gide and the Communist Temptation* (Genève : Droz, et Paris : Minard, 1959), p. 52.

5. *In Search of Myself*, Toronto : Ryerson Press, 1946.

CHARLES BRUNARD

CORRESPONDANCE

AVEC ANDRÉ GIDE

& SOUVENIRS

Issu d'une famille bourgeoise de Bruxelles, Charles Brunard semblait, à sa naissance, destiné à mener une vie confortablement médiocre et conformiste. Tel eût été le cas si André Gide n'avait un jour surgi dans son adolescence inquiète.

Cette rencontre devait déterminer le cours de son existence car, au contact de cet homme de lettres, il apprit à devenir lui-même et à vivre désormais dans l'authenticité, au mépris des préjugés et de l'hypocrisie. Sa gratitude envers André Gide lui a inspiré la rédaction de ses souvenirs et surtout la publication des quelques lettres où l'illustre écrivain apparaît infiniment humain, généreux et parfois tendre...

Un volume broché, 19 x 14 cm, 160 p. 20,33 F ttc

ÉDITIONS DE LA PENSÉE UNIVERSELLE
3 bis, Quai aux Fleurs, 75004 Paris

VIE DE L'AAAG

En prévision de notre Assemblée générale annuelle, qui sera convoquée dans le prochain *Bulletin* nous publions ci-après les éléments du rapport de notre Trésorière, Madame de Bonstetten : Bilan de l'exercice 1974, Projet de budget pour 1975 et Tableau récapitulatif de l'évolution de notre trésorerie depuis la fondation de l'AAAG (les dépenses de publication étant comptabilisées, dans ce tableau, non pas sous l'année de leur règlement effectif, mais sous celle au titre de laquelle le *Cahier* est publié).

Du reliquat disponible au 31 décembre 1974 : 30 662,35 F, il convient de déduire le montant de la facture Gallimard du *Cahier 5* (1973), payée au début de 1975 : 24 800 F. Le reliquat réel était donc de 5 862,35 F — nettement inférieur aux reliquats des années précédentes : 9 716,58 F en 1969, 9 615,74 F en 1970, 10 677,49 F en 1971, 10 782,73 F en 1972 et 8 274,52 F en 1973. Et cela au moment où tous les prix s'envolent vertigineusement... Remarquons néanmoins que le résultat de l'exercice 1974 est plus favorable (ou moins défavorable) que ne le prévoyait notre projet de budget publié dans le *BAAG* n° 22, p. 63 : nous avons sous-estimé le coût du *CAG 5*, mais sous-estimé aussi, et plus largement, le produit des cotisations. Il est très improbable que nous ayons la même heureuse surprise au 31 décembre 1975, car il faut tenir compte des efforts qu'a généreusement déployés notre Trésorière, au cours de toute cette année 1974, pour faire rentrer les cotisations en retard.

Sans préjuger des discussions et décisions de notre Assemblée générale, une double conclusion s'impose, à la lecture de nos docu-

BILAN DE L'EXERCICE 1974

Solde disponible au 31 décembre 1974.	8 274,52 F
(v. BAAG n° 21, p. 7)	
Cotisations	21 122,54 F
Vente de <i>Cahiers</i>	969,27 F
Vente de <i>Bibliographies et Index</i>	111,75 F
Vente de <i>Bulletins</i>	1 009,42 F
Intérêts 1973 du livret Caisse d'épargne.	230,00 F
Subvention des Affaires culturelles	1 000,00 F
Total des RECETTES	32 717,50 F
Frais de secrétariat.	1 373,16 F
Frais de trésorerie	471,77 F
Factures restant à recouvrer.	210,20 F
Total des DÉPENSES	2 055,15 F
Total Recettes.	32 717,50 F
Total Dépenses.	2 055,15 F
Solde disponible au 31 déc. 1974.	30 662,35 F

Ce solde se décompose ainsi : Livret Caisse d'épargne	24 668,00 F
Compte B.N.P.	3 269,11 F
C.C.P.	1 703,67 F
Caisse	1 021,57 F

PROJET DE BUDGET POUR 1975		30 662,35 F
Solde disp. 31.12.74	30 662,35	<i>Cahiers 5</i> 24 800,00
Cotisations	22 500,00	<i>Cahiers 6</i> 25 000,00
Vente publications	2 500,00	Frais secrétariat 1 400,00
Intérêts C. d'épargne.	750,00	Frais trésorerie. 500,00
Subvention Aff. cult.	1 000,00	Total dépenses. 51 700,00
Factures recouvrées.	210,20	
Total recettes	57 622,55	57 622,55
		51 700,00
Reliquat prévu au 31 décembre 1975.		5 922,55

	1969	1970	1971	1972	1973	1974
Cotisations	11 926,98	12 124,41	15 293,03	12 739,71	12 657,04	21 122,54
Vente public.	-	747,19	756,40	1 755,81	2 382,26	2 090,44
Recettes div.	-	207,00 (1)	4 593,00 (4)	2 573,70 (8)	305,00 (10)	1 230,00 (11)
Total RECETTES	11 926,98	13 078,60	20 642,43	17 069,22	15 344,30	24 442,98
Cahier annuel	10 146,67	7 666,67	10 666,67	16 800,00	24 800,00	-
Autres public.	-	3 300,00 (2)	2 000,00 (5)	-	-	-
Frais secrét.	2 210,40	1 984,27	5 364,01 (6)	2 280,12	1 052,51	1 844,95
Frais divers	-	1 048,50 (3)	1 250,00 (7)	4 017,19 (9)	-	-
Total DEPENSES	12 357,07	13 999,44	19 280,68	23 097,31	25 852,51	-
EXCÉDENT	-	-	1 361,75	-	-	-
DÉFICIT	430,09	920,84	-	6 028,09	10 508,21	-

(1) Ristourne Éditions Adès pour souscriptions disques *Entretiens avec André Gide*. — (2) *Index de La Correspondance Gide-Martin du Gard*. — (3) Frais d'organisation du Colloque du Centenaire ("Rencontres André Gide", Collège de France, octobre 1970) : 6 548,50 F - 5 500,00 F (subvention Affaires culturelles) = 1 048,50 F. — (4) Bénéfice de la vente des timbres-poste "André Gide", offert par *Le Figaro* à l'AAAG (4 000,00 F) + Cession de droits du *Cahier 2* (500,00 F) + Bénéfice vente de *Gide aux Oases* (93,00 F). — (5) *Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide*. — (6) Y compris les frais de fabrication et d'expédition du *Bulletin*, à la charge de l'AAAG cette année-là. — (7) Coût de la plaque commémorative apposée le 19 février 1971 sur la façade de l'immeuble du 1 bis rue Vaneau. — (8) Actif dévolu à l'AAAG de l'Association des Amis de Cuverville après sa dissolution. — (9) Equipement mécanographique du secrétariat (machine IBM). — (10) Intérêts 1972 du livret Caisse d'Épargne. — (11) Intérêts 1973 du livret Caisse d'Épargne (230 F) + Subvention Affaires culturelles (1 000 F).

ments comptables : 1° Pas d'inquiétude à avoir à très court terme : notre budget 1975 sera en équilibre (parce que, *comme par le passé*, le coût du *Cahier* 1975 [n° 7] ne sera débité qu'en 1976). 2° Nécessité d'accroître *immédiatement* nos ressources, et de façon très sensible, si nous voulons avoir les moyens, en 1976, de financer au moins notre *Cahier* de 1975. Que nos Membres veuillent bien réfléchir à ce simple fait que, en échange de la cotisation qu'ils ont acquittée pour 1973 au taux de 25 F (Titulaire), ils ont reçu le *Cahier* 5, qui est vendu 62 F en librairie, et les *Bulletins* 18 à 20 qui coûtaient alors 9 F ; et que leur cotisation de 30 F pour 1974 leur a valu le service des *Bulletins* 21 à 24 (soit 16 F) et les fera recevoir le *Cahier* 6 (qui, de volume égal au précédent, coûtera probablement davantage)...

Cet accroissement de nos recettes, il est évident qu'il ne peut venir, pour l'essentiel, que de nos *cotisations*. Nous avons pris la responsabilité d'en porter immédiatement le taux, pour 1975, à 25 F pour les Étudiants, 35 F pour les Titulaires et 100 F pour les Fondateurs, mais nous demanderons à l'Assemblée générale s'il ne conviendrait pas de relever les cotisations Titulaire et Fondateur respectivement à 40 et 120 F.

Nous devons d'autre part représenter à nos Membres que, outre le règlement ponctuel de leurs COTISATIONS, ils ont à leur disposition deux autres moyens d'aider leur Association : le RECRUTEMENT de nouveaux Membres et l'achat de PUBLICATIONS (*Cahiers*, *Bulletins*, *Bibliographie*, *Index*, et aussi le premier fascicule sur *La N.R.F.* que vient d'éditer le Centre d'Études Gidiennes : v. le prospectus inséré dans le présent numéro).

SOCIÉTAIRES !
VEUILLEZ VOUS ACQUITTER
DÈS RÉCEPTION
DE CE BULLETIN
DE VOTRE
COTISATION 1975

JACQUES COPEAU

APPELS

(REGISTRES I).

textes recueillis et établis par Marie-Hélène Dasté
& Suzanne Maistre Saint-Denis
- Notes de Claude Sicard

Paris : Gallimard, collection "Pratique du Théâtre", 1974.

Un volume broché, 20,5 x 14 cm, 361 pages 85 F

LES REGISTRES DE JACQUES COPEAU

4 volumes à paraître : I, APPELS (paru) — II, MOLIERE (à paraître début 1975) — III et IV (en préparation).

Le JOURNAL inédit (1898-1948) de Jacques Copeau est également en préparation.

Les Registres, longtemps médités et dont, tout au long de sa vie, il avait collectionné et rassemblé la matière première, Jacques Copeau ne les rédigea jamais. Ces textes, pour la plupart inédits ou épars et oubliés, nous les avons assemblés de telle sorte qu'ils forment un récit et révèlent le cheminement d'une existence passionnée, tumultueuse et souvent pathétique.

Au cœur de ce récit s'inscrit naturellement l'histoire du Vieux-Colombier. On y rencontrera, grâce à des correspondances inédites, à des extraits du journal intime de Copeau, les figures, combien attachantes, de tous ceux qui en furent les artisans.

Le premier volume, APPELS, forme l'introduction. Les réflexions de Jacques Copeau y offrent à nombre des interrogations du théâtre d'aujourd'hui des réponses d'une surprenante opportunité, qu'il s'agisse, entre autres sujets, de la mise en scène, du jeu de l'acteur, de l'architecture, du public et de la critique... Les textes qui y sont assemblés non seulement remettent en lumière les principaux thèmes d'un essai de rénovation dramatique et de l'esprit dans lequel il fut entrepris, mais aussi le sens profond de la vie de Jacques Copeau.

Les membres de l'association des AMIS DE JACQUES COPEAU (à jour de leur cotisation) peuvent recevoir un exemplaire numéroté d'APPELS (tirage numéroté limité à 150 ex.) avec une réduction de 33 % sur le prix librairie, soit 57 F (+ 3 F de port = 60 F).

Les commandes, accompagnées du règlement (chèque au nom des "Amis de Jacques Copeau"), doivent être adressées au siège de l'Association :

9, rue d'Orléans,
92210 SAINT CLOUD

Cotisations annuelles : Fondateur, 50 F (+ don d'entrée de 500 F)
Ami, 30 F

PIERRE HERBART

(Photographies inédites, coll. E.V.R.)



CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

AUTOGRAPHES

Du Bulletin d'autographes à prix marqués de la Librairie Charavay (Paris), d'octobre (n° 753) et décembre 1974 (n° 754) :

36174. L.a.s. à Léon Daudet (Paris, s.d.), 2 p. in-8° 220 F

"Cet absurde cache-cache aurait pris fin si j'avais été en état d'aller vous voir à mon retour du midi, ainsi que je me l'étais promis. Mais c'est un malade qui vous écrit..." Il a la grippe et lui envoie ses excuses et ses regrets.

36313. L.a.s. à un ami, Meknès, 15 avril 1923, 1 p. 1/2 in-4° 440 F

Gide demande à son ami d'exprimer au maréchal Lyautey ses regrets de n'avoir pu le voir avant de quitter le Maroc : *"vous savez avec quel intérêt passionné nous avons, depuis plus de quinze jours, vécu dans son œuvre, retrouvant sans cesse et nous appliquant partout à chercher la marque de ce qu'il faut bien appeler son génie ... j'ai trop aimé le peuple de ce pays pour n'être point sensible à ce que son œuvre offre de compréhension, de sagesse et d'amour. Il me paraît, de plus, autant que j'en ai pu juger, qu'il a su s'entourer d'auxiliaires et de serviteurs qui, épousant ses vues, le secondent avec une sorte de dévotion enthousiaste, et assurent la réalisation de ses pensées..."*

Du Bulletin n° 221 (décembre 1974) de la Librairie de l'Abbaye (Paris) :

73. Francis Jaumes, l.a.s. au D^r Mardrus, s.l.n.d., 1 p. in-4° 260 F

Très jolie lettre écrite sous forme d'un poème de dix vers pour le remercier de sa traduction des *Mille et une Nuits*. Au verso, une curieuse note destinée à Gide et signée de son paraphe :

... A Gide

Je dédie une bouteille vide

Afin que dans son flanc de moules incrusté

Il glisse un parchemin

Écrit de sa main

Qu'il joigne au mien,

Où se lise : à Mardrus, os document jeté

Par dessus bord. Long-Lat de l'Immortalité...

TEXTES DE GIDE

Dans la collection des "Classiques de Notre Temps", produite par les Éditions Romaldi (Paris), est paru *L'Immoraliste* : un vol. 21 x 12 cm de 255 p., relié décor or, ach. d'impr. 10 juin 1974. Le texte de l'œuvre est précédé d'une notice illustrée et non signée de 17 pages.

Harrap (Londres) vient de publier (1974) *L'Immoraliste* dans sa "Modern World Literature Series", en un vol. broché, 18,5 x 12 cm, de 275 pages. Dans cette édition procurée par notre ami John C. DAVIES, professeur à l'Université d'Adelaide (Australie), le texte français du livre est précédé d'une introduction en anglais (pp. 7-44) et suivi de notes, également en anglais (pp. 245-75).

Collection "Folio" (Gallimard, Paris, 1974), n° 542 : *POUCHKINE, La Dame de pique*, précédé de *Récits de feu Ivan Pétrovitch Bielkine* et de *Dobrovski*. Préface d'André GIDE, traductions de Gustave AUCOUTURIER, André GIDE et Jacques SCHIFFRIN, Postface et notes de Gustave AUCOUTURIER. Un vol. br., 18 x 10,5 cm, 288 p., ach. d'impr. 4 février 1974. (La Préface de Gide, pp. 7-9 ; ses traductions, en collab. avec Schiffrin, des *Récits de Bielkine* et de *La Dame de pique*, pp. 11-98 et 197-232.)

La traduction espagnole des Nourritures terrestres et des Nou-

velles Nourritures, due à Luis ECHAVARRI, et publiée pour la première fois en 1953, vient de paraître chez le même éditeur dans une collection populaire : André GIDE, *Los Alimentos terrestres y Los Nuevos Alimentos*, Buenos Aires : Editorial Losada S.A., "Biblioteca Clasica y Contemporanea" 400, 1974 ; un vol. broché, 18 x 11,5 cm, de 173 p., couv. ill. de Silvio Baldessari ; ach. d'impr. 20 mai 1974, tirage : 10 000 exemplaires.

Signalons d'autre part une nouvelle édition de la *traduction néerlandaise des Faux-Monnayeurs* (par J.A. SANDFORT) que nous venons seulement d'avoir en mains (cf. BAAG n° 3, p. 9, et n° 22, p. 55) : André GIDE, *De Valsemunters*, Amsterdam : Athenaeum — Polak & Van Gennep, "Grote Bellettrie Serie", 1969 ; un vol. relié toile noire, 20,5 x 13 cm, 415 p.

LIVRES SUR GIDE

La Bibliothèque André Gide a reçu un exemplaire (dactyl.) de la thèse de doctorat que M^{me} Zeinab EID, membre de l'AAAG, a préparée sous la direction du Professeur Anwar Abdel Aziz et soutenue devant la Faculté des Lettres de l'Université Aim Chams en 1974 : *Les Origines de La Pensée d'André Gide* (2 vol. 27 x 21 cm, II-699-III pages).

Le livre de notre ami Charles BRUNARD, que nous avions annoncé dans le BAAG de juillet dernier, est sorti le 4 octobre dernier. La grève des P. & T. nous a malheureusement empêchés de passer avec l'éditeur l'accord qui eût permis à nos Membres de se procurer cet ouvrage à un prix réduit. Mais ils le trouveront aisément chez leur libraire (v. p. 56 du présent numéro). Rappelons qu'on y peut lire le texte de la correspondance inédite échangée entre André Gide et Charles Brunard en 1922-31 (20 lettres de Gide et 12 de Ch. Brunard).

Les CAHIERS ANDRÉ GIDE 5... sont enfin sortis. Achevé d'imprimer le 10 décembre 1974, ce gros volume de 672 pages a été expédié à nos Membres le 23 décembre. Au moment de la composition du BAAG d'octobre, les Éditions Gallimard nous en annoncèrent la sortie

pour le 25 octobre (avec un mois d'avance sur la date d'abord prévue : v. BAAG n° 23, p. 62) : d'où notre note de la page 79... Le lundi 21, nouveau retard : report à janvier 1975 ; d'où le papillon fabriqué et glissé *in extremis* dans le Bulletin. Enfin, à peine la reprise du service postal eut-elle permis l'expédition du Bulletin, nous étions informés que le CAG sortait le 23 décembre... A l'heure où nous imprimons ce BAAG de janvier, nous n'avons encore connaissance que d'un compte rendu de ce tome II des *Cahiers de La Petite Dame* : le feuilleton de Bertrand POIROT DELPECH dans *Le Monde* du 17 janvier, intitulé "Gide communiste ou la Tentation de la contrainte".

DANS LES LIVRES, LES JOURNAUX ET LES REVUES

Dans le premier tome des *Registres* de Jacques COPEAU (v. p. 61 du présent numéro), les Amis d'André Gide liront notamment, dans le chapitre des "Amitiés de la N.R.F." (pp. 49-56), la reproduction d'extraits des "Remarques intimes en marge d'un portrait d'André Gide" publiées dans l'hommage à *André Gide* du Capitole (1928), suivies de quatre lettres inédites de 1903 (deux de Gide à Copeau, deux de Copeau à Gide).

A lire dans le cahier 23 de *L'Herne*, consacré à *Thomas Mann* (1973), un article de Janine BUENZOD : "Thomas Mann et André Gide" (pp. 242-52), où sont reproduites une lettre inédite de Mann à Gide, des traductions inédites de lettres de Mann et trois lettres de Gide dont deux entièrement inédites (l'auteur semble ignorer celle que Jean Delay avait publiée en appendice au t. II de la *Correspondance* Gide-Martin du Gard). En hors-texte, une photographie où l'on voit, chez Félix Bertaux à Sèvres en 1931, Thomas et Katia Mann, André Gide, Bertaux, Jean Schlumberger, Philippe Soupault et sa femme.

M. Lionel RICHARD, assistant à l'Université de Besançon et membre de l'AAAG, a publié dans la revue *Mosaïc* (éditée par les Presses de l'Université du Manitoba), t. VII n° 4 (pp. 71-98), une longue étude sur "La Nouvelle Revue Française devant l'Allemagne de

1909 à 1914".

A ce propos, signalons quelques publications de M. Jacques BARIÉTY, Maître-assistant à l'Université de Metz, qui a bien voulu nous les communiquer : "Sidérurgie, littérature, politique et journalisme : une famille luxembourgeoise, les Mayrisch, entre l'Allemagne et la France après la première guerre mondiale" (*Bulletin de la Société d'Histoire Moderne*, 1969, 14^e année n° 10, pp. 6-12), "Industriels allemands et industriels français à l'époque de la République de Weimar" (*Revue d'Allemagne*, t. VI n° 2, avril-juin 1974, pp. 1-16) et "Le rôle d'Émile Mayrisch entre les sidérurgies allemande et française après la première guerre mondiale" (*Relations Internationales*, n° 1, mai 1974, pp. 123-34).

De M^{me} Renée RICHER, Maître-assistante à l'Université de Nice, "André Gide en Grèce : Témoignages et lettres" (*Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice*, n° 22, 1974, pp. 241-9). L'article présente "plusieurs témoignages inédits qui combinent, en partie, une lacune du *Journal* de Gide en ce qui concerne sa vie durant le mois d'avril 1939" : extrait du *Journal* de Georges SÉféris et deux textes de Georges Théotokas ; deux lettres d'André Gide, l'une à Constantin Dimaras (du 31 décembre 1940, déjà publiée en 1951 dans la *Revue d'Athènes*), l'autre à Georges SÉféris (du 10 juin 1943, inédite).

De M. Denis VIART, membre de l'AAAG (qui enseigne actuellement à l'Université de Dalat, au Sud-Viêt-Nam) : "Le Voyage d'Urien ou l'Itinéraire textuel", dans les *Cahiers de l'École Supérieure des Lettres de Beyrouth*, n° 4, pp. 17-27. Dans la même ligne critique, l'auteur avait déjà publié en 1972 un article sur *Paludes* (v. BAAG n° 16, p. 20).

De notre ami Frederick J. HARRIS, membre de l'AAAG, professeur à l'Université Fordham (New York) et naguère auteur d'*André Gide and Romain Rolland* (v. BAAG n° 20, p. 37) : "André Gide and War : Deux aperçus", dans *The French Review*, vol. XLVIII n° 1, octobre 1974, pp. 74-86.

Sous le titre : *Twentieth Century French Fiction : Essays for*

Germaine Brée, la Rutgers University Press va publier un volume — préfacé par Henri Peyre — de "mélanges" offerts au grand professeur, et à l'éminente spécialiste de Gide, qu'est notre amie Germaine Brée. Des quatorze études qui composent le livre (consacrées à Proust, Jean Genet, Camus, Gracq, Claude Simon, Robbe-Grillet, Butor, Monique Wittig, Barthes...), la première est de Dennis J. SPININGER : "The Complex Generic Mode of André Gide's *Paludes*".

Dans *Comparative Literature*, vol. XXVI n° 3 (Été 1974), pp. 203-19, sur un sujet maintes fois effleuré jusqu'ici mais jamais sérieusement traité, une étude importante et précise de David H. WALKER, de l'Université de Glasgow, membre de l'AAAG : "L'Inspiration orientale des *Nourritures terrestres*".

À LA ROQUE-BAIGNARD

A L'INITIATIVE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS NORMANDS, UNE PLAQUE COMMÉMORATIVE SERA APOSÉE SUR LA MAIRIE DE LA ROQUE-BAIGNARD, EN SOUVENIR DE CELUI QUI FUT LE PREMIER MAGISTRAT DE LA COMMUNE, DU 17 MAI 1896 AU 20 MAI 1900 : ANDRÉ GIDE. CETTE CÉRÉMONIE AURA LIEU LE DIMANCHE 1^{ER} JUIN PROCHAIN. UNE VISITE DES CHÂTEAUX DE FORMENTIN (LA "QUARTFOURCHE" D'ISAEELLE), DE LA ROQUE (LA "MORINIÈRE" DE *L'IMMORALISTE*) ET DU VAL RICHER (LE "BLANCMESNIL" DE *SI LE GRAIN NE MEURT*) SUIVRA LA MANIFESTATION.

CEUX DE NOS MEMBRES QUI SOUHAITERAIENT PARTICIPER A CETTE JOURNÉE SONT INVITÉS À S'INSCRIRE AUPRÈS DE M^{me} DE BONSTETTEN (14, RUE DE LA CURE, 75016 PARIS — TÉL. 527.33.79).

VARIA

• ÉDOUARD GIDE (1889-1975) • Membre fondateur de l'AAAG dès l'origine, Édouard Gide est mort le 5 janvier 1975 dans sa quatre-vingt-sixième année ; ses obsèques ont été célébrées dans l'intimité au cimetière protestant de Nîmes. Né à Genève le 12 juillet 1889, il était le troisième et dernier enfant, resté célibataire, du Professeur Charles Gide (1847-1932), et donc le dernier cousin germain vivant d'André Gide ; son frère aîné Paul (né en 1884), tué au front en 1915, n'avait pas été marié ; sa sœur Jeanne, née en 1879, avait épousé Pierre Espinas en 1905, et en avait eu trois enfants, dont deux fils encore vivants aujourd'hui.

• JULIEN CAIN (1887-1974) • Agrégé d'histoire, ancien Administrateur général de la Bibliothèque Nationale, ancien directeur du Musée Jacquemart-André, grand'croix de la Légion d'Honneur, membre de l'Institut — et membre du Comité d'honneur de l'AAAG —, Julien Cain est mort le 10 octobre 1974 à Paris.

• YVES GANDON (1899-1975) • Auteur d'une douzaine de romans (Grand Prix du Roman de l'Académie française en 1948), de récits de voyage et de nombreux ouvrages critiques (Grand Prix de la Critique en 1938), Yves Gandon avait notamment publié plusieurs articles sur Gide et, en 1938, *Le Démon du Style*, où un chapitre lui est consacré.

• A LA MÉMOIRE D'HENRI RAMBAUD • La revue *Itinéraires*, dont il était devenu, au cours des toutes dernières années de sa vie, le collaborateur régulier, a consacré son numéro de septembre-octobre

1974 (n° 186, 185 pages, 33 F) à *Henri Rambaud*. Mais les articles de ce recueil aussi bien que les textes d'Henri Rambaud qui y sont repris n'illustrant que le penseur catholique et polémiste de l'intégrisme — à l'exception des pages très fines signées de son ami Victor-Henry Debidour : "Le Critique" (article d'ailleurs repris du *Bulletin des Lettres*, la revue lyonnaise dirigée par V.-H. Debidour et à laquelle Henri Rambaud collaborait depuis plus de vingt-cinq ans).

• CE QUE LISENT LES LYCÉENS FRANÇAIS... • D'après une enquête "Interopinion/Quotidien de Paris", dont les résultats ont été publiés dans *Le Quotidien de Paris* du 23 janvier 1975, les jeunes lycéens français lisent de préférence des romans policiers (21 %), des livres d'aventures ou des bandes dessinées (17 %), des "romans et nouvelles" (16 %)... Parmi les écrivains préférés, Victor Hugo vient en tête de ceux qui sont cités (22 %), suivi de Baudelaire (14 %), Prévert (13 %), Zola (7 %), La Fontaine et Boris Vian (6 %), Verlaine et Rimbaud (5 %), Molière et Pagnol (4 %), Jules Verne et Brassens (3 %). En 13^e position (c'est-à-dire cités dans 2 % des réponses) apparaissent *ex asquo* : Balzac, Bazin (Hervé), Camus, Cesbron, GIDE, Lamartine et Ronsard.

• BIBLIOGRAPHIE D'ALIBERT • Deux références ont été fâcheusement omises dans la liste que nous avons donnée, p. 45 du BAAG d'octobre, des textes publiés par Alibert dans *La N.R.F.*, et nous nous en excusons auprès de nos lecteurs. A ajouter, donc, en numéros 11 bis et ter :

Le Palmier de Délos. Nocturne.

N° 121, octobre 1923. Poèmes recueillis dans *La Guirlande Lyrique*.

Sous l'orage. Cavernes sous la mer.

N° 127, avril 1924. Poèmes recueillis dans *La Guirlande Lyrique*.

• NOS MEMBRES PUBLIENT... • Livres récents de nos amis : Maurice-Edgar COINDREAU, *Mémoires d'un Traducteur* (Paris : Gallimard) ; René GARGUILLO, *La Genèse des Thibault de Roger Martin du*

Gard (Paris : Klincksieck) ; James HARDING, *Lost Illusions : Paul Léautaud and His World* (Londres : Allen and Unwin) ; Maurice RIEU-NEAU, *Guerre et Révolution dans le roman français de 1919 à 1939* (Paris : Klincksieck).

● BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE ● Merci à ceux qui ont récemment fait des dons à notre "Bibliothèque André Gide" (du Centre d'Études Gidiennes de l'Université de Lyon II, à Bron) : John C. DAVIES, Zeinab EID, Peter R. FAWCETT, Walter GEERTS, Catherine GIDE, Frederick J. HARRIS, David H. WALKER...

● CONFÉRENCE ● Sous l'égide de la section néerlandaise des "Amis de Marcel Proust", M. Michel MOULIGNEAU, membre de l'AAAG, a donné le 5 octobre dernier, à l'Institut Français des Pays-Bas (Maison Descartes, Amsterdam), une conférence intitulée "Proust ou la Hantise du Temps", dont le texte sera prochainement publié et où trois pages sont consacrées à Gide.

● ON RECHERCHE... ● Un membre de l'AAAG, M^{lle} Adriana SPATUZZA (diplômée de l'Université de Turin et enseignant actuellement à l'Université de St-Étienne), entreprend une thèse pour le doctorat de l'Université de Lyon II sur ANDRÉ RUYTERS. Un de nos lecteurs serait-il en mesure de lui faire savoir qui sont les héritiers vivants d'André Ruyters ? Sans doute s'agit-il des enfants de sa fille (M^{me} Luce Wilks, qui est décédée voilà quelques années)... mais nous avons perdu leurs traces. Prière de communiquer toute information au Secrétariat de l'AAAG.

● "LIRE LE BULLETIN" (SUITE) ● On se rappelle que, à la demande de plusieurs lecteurs qui trouvèrent trop fins et pénibles à lire les caractères "réduits" du BAAG de juillet ("*Les études gidiennes sont-elles vouées à la minusculosité ? Pitié pour les yeux fatigués !*" nous a-t-on écrit), nous avons annoncé dans notre dernier numéro (p. 77) une amélioration dans le sens souhaité. Mais les récentes grèves ayant perturbé les livraisons de la maison IBM, nous n'avons pu user, pour le présent BAAG, de caractères plus gros que pour les pages 1 et 2 : qu'on voie donc dans ces deux seules

pages ce qui sera désormais notre norme. Pour le reste de ce fascicule, nous avons dû nous contenter d'adopter un degré de réduction sensiblement moins fort.

• ACTIVITÉS DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES • Le Centre d'Études Gidiennes de l'Université de Lyon II (qui abrite le Secrétariat de l'AAAG, gère la "Bibliothèque André Gide" et édite le *Bulletin*) a entrepris l'établissement, et la publication en plusieurs fascicules, des tables et index de *La N.R.F.* : on voit tout l'intérêt de ce travail, qui constituera un indispensable instrument de recherche pour tous les spécialistes et amateurs des lettres françaises du XX^e siècle. Vient de paraître le premier volume, que nos membres peuvent commander à notre Secrétariat (v. le prospectus inséré dans le présent BAAG) et dont la vente est faite en partie au bénéfice de l'AAAG. Que nos amis universitaires pensent à faire commander ce volume par la bibliothèque de leur établissement ! Tirage limité à 250 exemplaires numérotés. Prix (franco) : 15 F.

ET
VOTRE
COTISATION
1975 ?

L'Association de LA MESSUGUIÈRE (association Loi 1901) ouvre son foyer de repos pour travailleurs intellectuels, sis à Cabris (Alpes-Maritimes), de Pâques à fin septembre 1975. S'adresser à Madame VIÉNOT, 08230 ROCROZ.

(Sur la Messuguière, v. le BAAG n° 22, p. 67.)

NOUVEAUX MEMBRES
DE L'ASSOCIATION

Liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée entre le 26 septembre 1974 et le 25 janvier 1975

- 660 M. Hannie WITS-KAEMINGK, professeur, Sterksel, Pays-Bas (Titulaire).
- 661 M. Yves DEGANS, agent technique, 59340 Dunkerque (Titulaire).
- 662 M. Pierre-Olivier WALZER, professeur à l'Université, Berne, Suisse (Titulaire).
- 663 Librairie Jean TOUZOT, Paris (Titulaire, 5^e souscription).
- 664 Librairie Jean TOUZOT, Paris (Titulaire, 6^e souscription).
- 665 M^{me} Françoise LÉON, 75016 Paris (Abonn. BAAG).
- 666 M. Éric GROS, 77300 Fontainebleau (Abonn. BAAG).
- 667 M. Jean-Marc PINEAU, étudiant, Montréal, Canada (Titulaire).
- 668 Bibliothèque de la FONDATION CAMARGO, 13260 Cassis (Fondateur).
- 669 Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DE REGINA, Regina, Saskatchewan, Canada (Abonn. BAAG).
- 670 M. Jean PERRIN, 92120 Montrouge (Titulaire).
- 671 M^{me} Marcel GAVILLET, Lausanne, Suisse (Titulaire).
- 672 M. Bruno GELAS, assistant à l'Université de Lyon II, 69100 Villeurbanne (Titulaire).
- 673 M. Marc LEYMARIOS, étudiant, 75017 Paris (Étudiant).

PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION
ET DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

Les prix (franco de port et d'emballage) indiqués ci-dessous sont strictement réservés aux Membres de l'AAAG. Les commandes sont à adresser, *accompagnées de leur règlement* par chèque postal ou bancaire (libellé à l'ordre de l'Association — mais tout *mandat* doit être envoyé à la Trésorière, v. p. 2), à notre Secrétariat.

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Collection 1968-72 (n° 1 à 17), un vol. broché, 27 x 21 cm, 360 p.	35 F
Collection 1973-74 (n° 18 à 24), un vol. broché, 21 x 15 cm, 464 p.	25 F
Le numéro séparé (dans les limites du stock disponible), N° 1 à 20.	3 F
N° 21 et suivants.	5 F

CAHIERS ANDRÉ GIDE

(Exemplaires numérotés du tirage réservé aux Membres de l'AAAG — seul tirage numéroté — : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 ex. pour les suivants. Le prix entre parenthèses est celui du volume ordinaire vendu en librairie. Vol. brochés, 20,5 x 14 cm.)

Cahiers 1 (1969) : <i>Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste.</i> 412 p. (30 F)	24 F
Cahiers 2 (1970) : <i>Correspondance André Gide — François Mauriac (1912-1950).</i> 280 p. (23 F)	18,50 F
Cahiers 3 (1971) : <i>Le Centenaire.</i> 364 p. (32 F)	25,50 F
Cahiers 4 (1972) : <i>Les Cahiers de La Petite Dame, I (1918-1929).</i> 496 p. (42 F)	33,50 F
Cahiers 5 (1973) : <i>Les Cahiers de La Petite Dame, II (1929-1937).</i> 672 p. (62 F)	49,50 F
Cahiers 6 (1974) : <i>Les Cahiers de La Petite Dame, III (1937-1951).</i>	En préparation
Cahiers 7 (1975) : <i>Correspondance André Gide — Jacques-Émile Blanche (1891-1939).</i>	En préparation

AUTRES PUBLICATIONS

- Susan M. STOUT, *Index de la Correspondance André Gide — Roger Martin du Gard*. Un vol. br., même format et même couverture que la *Correspondance*, 64 p. (tir. limité à 500 ex. h.c.), 1970. 7,50 F
- Jacques COINAM, *Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide*. Un vol. br., 21 x 13,5 cm, 64 p. (tir. limité à 500 ex. h.c.), 1971. 6 F
- Claude MARTIN, *La Nouvelle Revue Française de 1919 à 1925 : Généralités, Table des sommaires, Index des auteurs*. Un vol. br., 21 x 15 cm, 160 p. (tir. limité à 250 ex.), 1975. 15 F
- Annuaire des Amis d'André Gide*. En préparation

EN DIFFUSION

Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à nos Membres, avec une réduction nette de 20 % (franco de port et d'emballage) sur leurs prix de vente en librairie, tous les volumes publiés aux Editions des Lettres Modernes dans la série annuelle *ANDRÉ GIDE* et les collections *ARCHIVES ANDRÉ GIDE* et *BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE*. V. liste avec prix dans le dernier *BAAG*, n° 24, page 26.

COTISATIONS 1975

Membre Fondateur	100 F
Membre Titulaire	35 F
Membre Étudiant	25 F

Règlement par :

- virement ou versement au C.C.P. de l'Association des Amis d'André Gide, PARIS 25.172.76.
- chèque bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et envoyé à M^{me} de BONSTETTEN, Trésorière de l'AAAG, 14 rue de la Cure, 75016 Paris.
- mandat envoyé au nom et à l'adresse de la Trésorière, M^{me} de BONSTETTEN, 14 rue de la Cure, 75016 Paris. (En cas de mandat international, prière d'augmenter la somme envoyée de 2 F, montant de la taxe perçue à réception.)

